

9-11-2015

L'Indien entre histoire et fiction : Etude comparative du Dernier des Mohicans (The last of the Mohicans) de James Fenimore Cooper (1826) et de Dans le grand cercle du monde (The Orenda) de Joseph Boyden (2013)

Justine Anna Loubere Mrs  
LCL Dept Uconn, justine.loubere@uconn.edu

---

**Recommended Citation**

Loubere, Justine Anna Mrs, "L'Indien entre histoire et fiction : Etude comparative du Dernier des Mohicans (The last of the Mohicans) de James Fenimore Cooper (1826) et de Dans le grand cercle du monde (The Orenda) de Joseph Boyden (2013)" (2015). *Master's Theses*. 850.  
[https://opencommons.uconn.edu/gs\\_theses/850](https://opencommons.uconn.edu/gs_theses/850)

This work is brought to you for free and open access by the University of Connecticut Graduate School at OpenCommons@UConn. It has been accepted for inclusion in Master's Theses by an authorized administrator of OpenCommons@UConn. For more information, please contact [opencommons@uconn.edu](mailto:opencommons@uconn.edu).

L'Indien entre histoire et fiction :

Etude comparative du *Dernier des Mohicans* (*The last of the Mohicans*) de James Fenimore Cooper (1826) et de *Dans le grand cercle du monde* (*The Orenda*) de Joseph Boyden (2013)

Justine A. Loubere

Licence, UT1 Toulouse (France), 2007

LL.M., UT1 Toulouse (France), 2008

A Thesis

Submitted in Partial Fulfillment of the

Requirements for the Degree of

Master of Arts

At the

University of Connecticut

2015

Copyright by

Justine A. Loubere

2015

APPROVAL PAGE

Master of Arts

L'Indien entre histoire et fiction :

Etude comparative du *Dernier des Mohicans* (*The last of the Mohicans*) de James Fenimore Cooper (1826) et de *Dans le grand cercle du monde* (*The Orenda*) de Joseph Boyden (2013)

Presented by

Justine A. Loubere, Licence, LL.M.

Major Advisor: \_\_\_\_\_

Eliane DalMolin

Associate Advisor: \_\_\_\_\_

Florence Marsal

Associate Advisor: \_\_\_\_\_

Jennifer Terni

University of Connecticut

2015

## Table of Contents

|  |    |
|--|----|
| Introduction:  | 1  |
| <u>Chapitre 1 : L'Indien des Blancs et le Blancs des Indiens : Représentation réciproque et ethnocentrisme</u>           | 7  |
| • <i>La figure de l'Indien dans les deux romans</i>  | 7  |
| • <i>Les rapports entre Autochtones et Blancs</i>  | 9  |
| • Le traitement des relations dans les deux œuvres   | 9  |
| • L'Indien sauvage : The “Noble Red Man” versus the “Bad Indian”   | 18 |
| • Indiens et Blancs : Entre peur et fascination  | 26 |
| • <i>Le tabou des relations interraciales</i>  | 28 |
| <u>Chapitre 2 : L'Indien blanc : Du processus d'acculturation à l'Indien hybride</u>                                     | 32 |
| • <i>L'Acculturation par définition</i>  | 32 |
| • <i>L'acculturation : Un phénomène marquant des deux récits</i>   | 34 |
| • L'Hybridité, 'Indien-Blanc'  | 35 |
| • L'Indien Blanc plus que le Blanc Indien  | 42 |
| <u>Chapitre 3 : <i>Le Dernier des Mohicans</i> et <i>Dans le grand cercle du monde</i> : Deux oeuvres de leur temps.</u> | 46 |
| • <i>Les Indiens racontés dans un monde devenu blanc</i>   | 49 |
| • <i>Les deux œuvres et leur époque : Réception et perception</i>  | 53 |

|   |    |
|---|----|
| • La plume de l'auteur face à l'histoire Amérindienne | 53 |
| • Critiques et succès                                 | 63 |
| • <i>L'Autochtone : Un mythe littéraire</i>           | 64 |

|   |    |
|---|----|
| <u>Chapitre 4 : La littérature sert-elle ou non à l'Histoire ? La Création d'un genre Historico-Romanesque.</u> | 68 |
| Conclusion  | 71 |
| Bibliographie   | 75 |

## L'Indien entre histoire et fiction :

Etude comparative du *Dernier des Mohicans* (*The last of the Mohicans*) de James Fenimore Cooper (1826) et de *Dans le grand cercle du monde* (*The Orenda*) de Joseph Boyden (2013)

« *La justice passe par la recherche de la réalité vécue* » Joseph Boyden

### Introduction :

Tels furent les mots de Joseph Boyden lorsqu'il présenta au public son dernier roman *Dans le grand cercle du monde* en 2013. Ce dernier est un écrivain Canadien Anglophone, désormais célèbre et connu pour ses écrits sur la vie des Amérindiens. Son récit, Joseph Boyden l'a voulu dit-il « *écrit sur l'envers du miroir de James Fenimore Cooper* ». (Philippe Lancon : *Libération*. « *Nous Hurons tous au paradis* » juillet 2014). En référence évidemment au non moins célèbre *Le Dernier des Mohicans* paru en 1826. Le récit du roman de Joseph Boyden se situe avant la conquête de l'ouest états-unienne, bien en amont de la survivance identitaire actuelle. En effet, nous nous trouvons dans le Canada du XVIIème siècle, lorsque les Français, sous l'égide de Samuel de Champlain, commencent à évangéliser les territoires indiens. Nous sommes plongés dans l'atmosphère des guerres fratricides ancestrales que Wendats – Hurons et Haudenosaunee - Iroquois se livraient avant même l'arrivée des Français dans la région. Ainsi, l'alliance franco-wendate et les alliances formées par les Iroquois avec les Hollandais puis les Anglais ont assimilé cette guerre à celle des puissances colonisatrices.

A contrario, l'action du *Le Dernier des Mohicans* se déroule un siècle plus tard, en 1757, en pleine guerre coloniale, entre, d'un côté les Français et leurs alliés, les Hurons, et de l'autre, les Iroquois devenus alliés des Anglais. Également impliquée, la tribu des Mohicans, '*Muhhehuneuw*' de leur véritable nom, également du côté des Britanniques. Le livre de Cooper est considéré comme un roman d'aventure, une fiction inspirée par la réalité historique. On y retrouve certains personnages qui ont réellement existé. Cooper raconte et brode sur fond de guerre de sept ans le sauvetage d'Alice et Cora Munro, les filles d'un colonel anglais faites prisonnières par Magua, le Huron diabolique et sanguinaire de l'histoire. Le récit de Boyden se veut plus proche du réel historique. Même si les personnages sont fictifs, l'histoire se fait/se raconte à travers leurs yeux. Il s'agit de trois témoignages d'un vécu pris dans l'époque en question. Ces voix sont celles d'un chef guerrier Huron appelé « Oiseau », d'une adolescente Iroquoise nommée « Chute-de-Neige » et d'un jésuite français, le père Christophe dit « Corbeau ». Ici, chacun mène sa propre guerre. Le père Jésuite, envoyé par son roi pour convertir les Indiens au Christianisme, et les autres, les Hurons et les Iroquois qui, bien qu'ennemis finissent par s'allier pour chasser tous les Corbeaux, c'est-à-dire les colons.

Épique ou intimiste, ces deux récits placent le monde des Indiens au centre de chacun des romans, et donnent une autre vision que celle du « Young Savage » stéréotypé que l'on retrouve dans le récit '*Riders of the Purple Sage*' de Zane Grey (1912). Ce livre est souvent considéré par les lecteurs américains comme l'histoire de l'Ouest la plus importante du genre. *Le Dernier des Mohicans* donne une image également stéréotypée et romancée mais plus positive de certains indigènes, comme celle d'Uncas et de son père Chingachgook, qui risquent leur vie pour sauver Cora et Alice. Chez Boyden, Oiseau offre l'hospitalité aux missionnaires, sans se douter qu'ils seraient un des vecteurs responsables de leur perte d'identité. En dehors de cela, Nathaniel



Bumppo, l'un des personnages principaux du *Dernier des Mohicans* est « blanc » par la naissance et la couleur de sa peau mais « Indien » par son comportement et son mode de vie. Il refuse le mode de vie sédentaire des Européens. Dans *Dans le grand cercle du monde*, les Blancs sont des Jésuites missionnaires et ce sont les Indiens qui, plus ou moins à contre cœur, adoptent petit à petit le mode de vie des Blancs. Dans les deux cas, le phénomène d'acculturation est inversé.

Dans un premier temps, il faut savoir que les termes « Blancs » et « Indiens » sont utilisés dans les deux ouvrages pour décrire de manière générale Européens et Amérindiens. Certes, on peut noter la connotation ethnocentrique et péjorative de ces deux notions, plus adaptées à un contexte purement académique. A partir de la découverte de l'Amérique, le terme « Indien » désignait l'ensemble des indigènes du continent. En effet, les explorateurs pensant avoir atteint l'Inde par la route de l'Ouest, ils utilisèrent à partir de 1899 le néologisme « Amérindiens » afin de les distinguer des habitants de l'Inde. Aujourd'hui, le terme « Native American » est parfois utilisé aux Etats-Unis et celui de « Première Nation » ou « d'Autochtones » au Canada. Les principaux intéressés préfèrent sûrement qu'on les appelle par le nom de leur peuple comme les Hurons ou les Iroquois. (*Historia : Les mots des Indiens – Article de 2012 p.5*). Le terme « Blanc » remonte au XVIIème. D'un point de vue pragmatique, « Blanc » fait référence à la couleur de peau des Européens types caucasiens. C'est le philosophe, médecin et voyageur français François Bernier qui en 1684 est le premier à classifier l'humanité en 'Races' dans son article «Nouvelle division de la Terre par les différentes espèces ou races d'hommes qui l'habitent». (*Article publié dans Le journal des Savants*) On peut penser que ces deux notions ont été mentionnées dans *Dans le grand cercle du monde* et *Le Dernier des Mohicans* afin de

transmettre ou combattre le problème de l'ethnocentrisme occidental.

A travers leurs personnages, Cooper et Boyden dessinent pour l'un, la représentation des Indiens par les Blancs, tandis que l'autre souhaite montrer comment les Indiens voyaient les Blancs. Dans chacun des deux romans, le point de vue est foncièrement différent, car si *Le Dernier des Mohicans* a été écrit par un auteur blanc, James Fenimore Cooper, Boyden lui, est d'origine Huronne. Il est la preuve vivante et moderne du métissage indo-américain. Cependant, il n'est pas sûr que si Boyden avait écrit son roman au siècle de Cooper, le XIXème, ce dernier aurait connu un tel succès. Il aurait en effet été confronté à une société dont les consciences commençaient à peine à s'éveiller face à cette réalité de l'histoire des Amérindiens. Celle d'un peuple décimé et rejeté sur ses propres terres par les occidentaux. Ainsi, chez Boyden, les voix indiennes semblent plus réalistes que chez Cooper. Elles résonnent plus fort chez les lecteurs du XXIème siècle. *Dans le grand cercle du monde* introduit l'idée d'un échange plus réaliste entre deux cultures, française et indienne.

*Le Dernier des Mohicans*, malgré ses accents historiques, semble sorti plus intensément de l'imaginaire de Cooper que de son désir de faire parler l'histoire. Les comparer signifierait alors confronter fiction et réalité, roman et histoire, imaginaire et symbolique. Les deux mots

« fiction » et « réalité » traduisent à eux seuls le cliché habituel de l'Indien, compris entre légende, mythe et réalité. Pourtant, qu'on apprécie ou non le style narratif que Cooper utilise, il rejoint Boyden en ce sens premier que l'Indien y est représenté. De plus, contrairement à Boyden qui a pu investiguer librement auprès des peuples indiens, Cooper a dû faire appel à son imagination 'de Blanc' pour construire l'Indien de ses romans. Son roman souffre ainsi d'un ethnocentrisme flagrant, d'une vision blanche de l'autochtone. Rien d'étonnant à cela vu

l'époque durant laquelle vécut Cooper. En effet, à l'époque de Cooper, les contacts avec les Indiens étaient plus que réduits, difficiles à concevoir, voire craintifs. Mais, bien que *Le Dernier des Mohicans* soit considéré comme une fiction, en quoi pouvons-nous affirmer que la représentation des Indiens dans l'imaginaire blanc du XIX<sup>ème</sup> siècle soit si différente d'un œil blanc averti au XXI<sup>ème</sup> siècle? Que ce soit de façon naturelle pour Natty ou pour des raisons idéologiques et géopolitiques pour le père Christophe, les deux communautés indiennes et blanches, à un moment donné des deux récits se mêlent, voire se mélangent. Quoiqu'il en soit, on peut se demander si, comme le souligne le livre de Cooper par la mort tragique d'Uncas, de Cora, fille mulâtre de Munro, et de Magua, et par celle du père Christophe et de Chutes-de-Neige dans le récit de Boyden, le contact entre Indiens et Blancs ne conduit qu'aux drames et aux destructions, que les tentatives de rapprochement se soldent par la mort tragique de personnages appartenant à l'un ou l'autre des deux camps. Le travail de chaque ouvrage, qu'il s'agisse d'un roman historico-fictionnel pour Cooper ou d'un roman biographique basé sur des souvenirs vécus à travers le texte de trois témoignages chez Boyden, peut être considéré comme nostalgique, c'est-à-dire opérant un retour sur un passé incertain, tant il circule entre deux formes et deux sens opposés, entre le romancé et l'historique.

Ainsi, en quoi ces romans dont l'action se déroule dans le passé vont-ils dans le sens de l'histoire, tout en restant des fictions modernes et contemporaines? Enfin, comment le roman de Boyden confirme-t-il que ce passé hante toujours les esprits, deux siècles après l'œuvre de Cooper ?

Afin de tenter de répondre à ces questions sur la frontière flottante et mouvante entre histoire et fiction, nous tenterons d'abord de voir quelles approches ces deux auteurs ont

utilisé à presque deux siècles de différence, pour révéler la perception de l'homme blanc envers l'Indien. Puis nous passerons du côté des Indiens et de l'image qu'ils ont de l'homme blanc colonisateur chez Cooper, mais plus encore chez Boyden, car c'est l'objet et le sujet principal de son ouvrage. Pour ce faire, il serait bon d'étudier dans un premier temps la dimension et la portée des personnages des deux histoires. Ainsi, nous verrons que dans les deux livres analysés, Blancs et

Indiens ont une certaine fascination mutuelle, une curiosité pour l'autre qui peut aller de la confiance à la méfiance, et même jusqu'à la violence. Cependant, si la figure de l'Indien aux yeux des Blancs s'en tient davantage à son aspect physique, à contrario, l'intérêt des Indiens pour les Blancs porte plutôt sur leurs idéologies et leurs connaissances. La stratégie narrative reste ainsi influencée par l'ethnocentrisme plus ou moins prononcé des deux textes, même si l'intention d'un rapprochement passe par cette fascination mutuelle. Une curiosité partagée qui toutefois ne surmontera pas le tabou des relations interraciales dans les deux cas.

Dans un second temps, nous nous pencherons sur la notion d'acculturation. A savoir, comment les européens ont utilisé ce processus de modification de la culture indienne pour les conquérir et s'accaparer leur territoire ? Nous verrons que ce phénomène d'acculturation est retracé de manière différente dans les deux romans.

Puis, nous étudierons en troisième lieu comment et en quoi des romans tels que ceux de James Fenimore et de Joseph Boyden ont contribué malgré tout et à différents degrés à construire une image romancée et une certaine histoire des Amérindiens--pas l'histoire avec un grand H--, dans la conscience collective des occidentaux.

Chapitre 1 : L'Indien des Blancs et le Blancs des Indiens. Représentation  
récioproque et ethnocentrisme

- La figure de l'Indien dans les deux romans

*Le Dernier des Mohicans* et *Dans le grand cercle du monde* mettent tous les deux les indiens au centre de leur intrigue. Dans *Le Dernier des Mohicans*, ce sont les indiens qui sont souvent au cœur de l'action. C'est la trahison de Magua, le Huron espion des Français, qui provoque la rencontre entre les différents personnages principaux de l'histoire. Ainsi, sans Magua, Uncas, Chingachgook et Natty, alias Nathaniel Bumppo, n'auraient jamais rencontré Alice et Cora, les filles du colonel Munro, ni leur protecteur, le jeune officier anglais Duncan Heyward, ou David La Gamme, 'maitre en psalmodie' (86). Il y a chez Cooper un effet de construction romanesque, et qui passe par le rôle important attribué à certains personnages qui font avancer l'histoire. En effet, dans *Le Dernier des Mohicans*, on assiste à une rencontre improbable entre les colonisateurs Anglais et les Indiens. Les destins d'Uncas, Nathy, Magua ou encore des filles du colonel Munro sont liés, scellés par ce hasard providentiel agencé selon les desseins de Cooper. De la passion naissante entre Uncas et Cora, à la vengeance dévastatrice de Magua, les protagonistes de l'histoire vont ensemble au bout d'eux-mêmes ! Le récit de Joseph Boyden est un peu différent en ce sens

que les protagonistes sont trois voix qui racontent, ou se racontent, trois témoins directs de l'histoire, et que l'une d'entre elle est celle d'un prêtre, le père Christophe, venu convertir les Indiens au Christianisme. L'action se situe ici réellement dans cette promiscuité entre le Blanc et l'Indien. La personne enlevée est une jeune Iroquoise nommée Chutes-de-neige. Un enlèvement qui ne vient pas des colons, mais d'une autre tribu indienne, celle d'Oiseau, vieux chef Huron. Mais une chose est sûre, les Indiens ont autant d'importance dans le temps et l'espace des deux romans. Cependant, ils sont présentés et « analysés » sous différents angles.

De plus, tous deux mettent une attention particulière à décrire minutieusement la physiologie des Indiens. Ainsi, Cooper décrit longuement l'apparence d'Uncas, de Chingachgook et de Magua, alors qu'il ne consacre que peu de temps à la description de Heykward, comme s'il avait compris que la fascination des lecteurs de l'époque, leur curiosité aussi, étaient dirigées et concentrées sur le « noble sauvage ». Boyden, quant à lui, insiste également sur le physique imposant des Indiens lorsque le père Christophe les décrit : « *Ils sont beaux, je ne peux pas le nier* ». « *Les hommes sont grands et ont une musculature impressionnante, un ventre dur, des bras puissants* ». (41-43). Les Indiens ont, eux, une vision contraire du physique des Blancs. Ainsi, quand Oiseau peint le père Christophe, on comprend que c'est un être spirituel mais également maladroit. « *C'est un Corbeau à la large poitrine, à l'évidence robuste, mais c'est l'homme le plus maladroit que j'aie jamais rencontré* ». (18). La représentation physique de l'Indien occupe une place importante voir fondamentale dans l'image que s'en font les Occidentaux. De fait, une étude plus poussée des représentations physiques des Indiens dans les deux romans s'impose afin

de cerner quelle est la place occupée par l'Indien dans l'imaginaire occidental moderne et contemporain.

Voyons dans un premier temps, le positionnement des deux auteurs vis-à-vis de leur texte. Il serait judicieux en effet de tenter d'établir la manière dont les indiens sont perçus par les Blancs dans ces deux romans, et quelle est leur marge de fascination pour ce monde mystérieux et effrayant des indigènes du nouveau continent.

- Les rapports entre Autochtones et Blancs
  - Le traitement des relations dans les deux œuvres

La conquête de l'Amérique et la rencontre avec l'Indien intéressent et fascinent le monde littéraire autant qu'elles remplissent les livres d'histoire, comme si dans le contexte historique du colonialisme amérindien, les écrivains se seraient plutôt penchés sur la question de l'autre, sur la rencontre avec une altérité extrême, sur l'appréhension de l'inconnu. Cet autre, inconnu et étrangement familier, inquiète ; pour reprendre le titre d'un article du psychanalyste Sigmund Freud de 1919, la représentation d'une « inquiétante étrangeté » (Das Unheimliche) attire par son ipséité, à la fois inquiétante et étrange. C'est-à-dire que la figure de l'Indien unique et distincte captive l'imaginaire littéraire, autant qu'elle effraie. Les Occidentaux, depuis leur tout premier contact avec les Indiens, ont cherché à étudier cet autre, cet indigène qu'ils considéraient a priori comme un extrême étranger, un « sauvage » où se rencontrent dans la confusion la plus totale les signes du même et de l'autre. Qui est cet individu qui me ressemble mais qui est cependant si différent de moi? Comment en savoir davantage sur ce peuple sans en comprendre la langue, les coutumes, les rituels.

Ce désir de comprendre l'autre, prend des formes différentes pour Cooper et Boyden qui ne s'interrogent pas sur le même type de relation.

En effet, si James Fenimore Cooper s'intéresse aux tabous des relations sentimentales voir charnelles interraciales, Boyden choisi de nous montrer des sentiments entre Français et Hurons moins exacerbés, davantage centrés sur l'observation, la compréhension et l'adaptation aux us et coutumes de l'autre. Dans les deux cas, même si les sujets traités en ce qui concerne les relations blancs-indiens ne sont pas les mêmes, l'impression de base ne change pas. Ainsi, que ce soit au XVIIème siècle, c'est-à-dire en amont de la guerre de sept ans ou pendant la guerre, ou au XVIIIème siècle, nous voyons que les Indiens restent aux yeux des Blancs des barbares dont la langue et les coutumes sont en grande majorité obscures et résistantes à l'esprit soi-disant cartésien du colon qui finira par les considérer comme inférieures. Cela, en dépit des efforts des personnages principaux des deux histoires.

Dans *Le dernier des Mohicans*, les rapports entre Indiens et Blancs sont assez limités. En effet, l'Indien est instrumentalisé par l'homme blanc pour des raisons purement stratégiques. Dans le récit, seul un petit groupe isolé, caché entre forêt et montagne, réunit Indien et Blanc. Mais leur coexistence n'est que temporaire. Cooper met en scène dans le personnage du major Duncan Heyward un représentant typique de l'idéologie qui proclame la supériorité inconditionnelle des Blancs : « *Ne nous trompons pas nous-mêmes en attendant de ce peuple d'autres vertus qui sont à la portée des sauvages. (...) Espérons pourtant, pour l'honneur de la nature humaine qu'on peut aussi en rencontrer chez eux ; que ce jeune Mohican ne trompera pas notre pressentiment, et qu'il sera pour nous tout ce que son extérieur annonce, un ami brave et fidèle* ». (81) Ceci est le discours tenu par le major en parlant du jeune Mohican,



Uncas. Ce discours représente une vision péjorative de l'Indien, une représentation typique de la part de l'homme blanc, mais c'est aussi un point de départ à partir duquel nous observons au fil du roman que les idées préconçues du major vont changer, du moins concernant les Mohicans. En effet, ces derniers vont notamment l'aider dans sa quête pour sauver sa bien-aimée des mains des Hurons. La description que font les Blancs des Indiens souffre de l'ethnocentrisme de Cooper. En effet, ce roman a été écrit en 1826, il ne faut pas l'oublier, époque d'un colonialisme reposant sur l'idéologie d'une supériorité de la civilisation occidentale. Pour citer Claude Lévi- Strauss, anthropologue et ethnologue français du XXème siècle : « *Le préjugé qui consiste à rejeter hors de la culture, dans la nature, tout ce qui est étranger à une culture privilégiée* » (*Extrait de Race et Histoire p.19, Unesco, 1952*) est très présent dans l'esprit du colon au XIXème siècle. Ainsi, pour les Européens il était 'naturel' que la culture « primitive » de l'Indien laisse place à une culture plus moderne et évoluée. Cooper oscille donc entre une tendresse que nous pourrions juger de paternaliste envers Uncas, le « bon sauvage » et dernier des Mohicans : « *Uncas, couvert de sang des ennemis et du sien, et en apparence spectateur impassible de cette scène attendrissante, prouvait par l'expression de ses regards qu'il était en avance de plusieurs siècles peut-être sur ses sauvages compatriotes* » (177) et une incompréhension pour les indigènes qu'il juge non civilisés tel que les Hurons ou les Iroquois (« *...sur ses sauvages compatriotes* »).

Cependant, Cooper reste impartial et donne également la mesure des dégradations que l'homme blanc a apportées dans le mode de vie et les coutumes ancestrales des Indiens. En effet, Magua ou 'Renard subtil' est soumis au démon de la bouteille. Il tient le rôle du méchant de l'histoire car à l'instar de Boyden, les féroces de l'histoire sont davantage les Hurons que les Iroquois. De plus, même si la mort d'Uncas à la fin du roman signe l'extinction d'un peuple déjà

condamné, il ne traduit pas pour autant la victoire des Blancs sur les Indiens. D'une part, les Anglais sont défaits face aux Français dans la bataille de Fort William-Henri. Et d'autre part, Uncas n'est pas la seule victime du récit. Cora, la fille aînée du capitaine Munro et l'un des personnages principaux du roman meurt. Bien qu'appartenant au 'camp des Blancs', son sang mélangé rejoint celui des Indiens. Elle perd la vie d'une mort cruelle et injuste, victime de cette guerre que se livrent Blancs et Indiens. L'hybridité du personnage ne lui donne pas un avantage sur un autre quant à sa position sociale et ne la sauve pas du destin tragique qui l'attend.

En ce qui concerne le livre de Boyden *Dans le grand cercle du monde*, l'auteur restitue les premières rencontres entre Indiens et Blancs. Son histoire reste cependant beaucoup moins romanesque que celle de Cooper. Par exemple, l'esprit des personnages principaux est moins chevaleresque en ce sens qu'aucune des figures masculines de Boyden ne risque sa vie pour sauver la demoiselle en détresse.

Mais, là où les deux livres se rejoignent, c'est qu'on ne trouve point d'arbitraire en matière de bon et de méchant. En effet, la frontière entre le bien et le mal n'est pas aussi simple que le voudraient les lecteurs des deux romans. Elle est moins identifiable à une ethnie, une religion, une image sociale et culturelle. Elle ne se situe pas simplement entre race Blanche ou Indienne, entre croyances chrétiennes et indigènes, entre perception et vision de l'un ou de l'autre, mais dans un constant mouvement entre ces différentes relations binaires, dans une sorte de monde où l'homme est moins serti par son manichéisme que par son désir d'apaiser les différences. Ce qu'on pourrait appeler leur humanité ou "déshumanité" et qui se traduit soit par des actes d'empathie soit de barbarie. Une action qui n'a pas de nom mais qui se traduit par les choix et les décisions que prennent les personnages au moment voulu. Chacun s'observe, s'affronte en silence, se manipule et se combat toujours avec une violence

plus ou moins marquée. Par ailleurs, il est vrai que si nous nous laissons influencer par la force narrative du roman, le méchant de l'histoire de Boyden serait, à la différence de Cooper, l'Iroquois. « *Quelques femmes parmi les plus âgées affirment que les Haudenosaunee se contentent de nous mettre à l'épreuve, de nous harceler avec leurs flèches pour semer la panique tout en provoquant le maximum de dégâts* ». (531). Ainsi, en parle Chutes-de-Neige, elle-même ancienne Iroquoise de naissance. De plus, ce sont ces derniers qui assassinent sauvagement la famille du chef Huron 'Oiseau' au début du roman. Boyden décrit également les maux apportés par les Blancs, de l'alcool aux épidémies en passant bien sûr par l'impérieuse machinerie de la christianisation. Le livre de Ned Blackhawk, professeur d'histoire et d'études américaines à Yale, publié en 2006 et intitulé *Violence over the Land* fait également référence à cela. (Introduction p.5). Il parle en effet des différentes formes de violence employées stratégiquement par les colons européens pour décimer petit à petit le peuple Amérindien. Ainsi, par exemple, en consommant de l'alcool, les Indiens pensaient qu'au-delà du plaisir, l'ébriété leur permettait de communiquer avec les grands esprits. Quant aux épidémies, la rencontre avec les Blancs a apporté aux indiens des maladies contagieuses qu'ils ont propagées et contre lesquelles les amérindiens n'ont rien pu faire. Les spécialistes des Indiens Yves Berger et Daniel Dubois expliquent dans *Les Indiens des plaines* (2001) que la variole (petite vérole) ou encore la rougeole ont notamment contribué à cette catastrophe humanitaire et démographique. Dans le roman de Boyden, cela est souligné par Oiseau, lorsque sa tribu, lui y compris, souffre du même mal apporté par les Blancs.

Parallèlement à la première partie historique, Boyden narre une épopée tragique où les peuples indiens sont les premières victimes des conflits que se livrent les Anglais et les Français

sous couvert de leur volonté commune de s'appropriier les richesses de ce nouveau monde. Ainsi, l'action se passe au temps fondateur où la colonisation porte encore le nom hypocrite 'd'accords commerciaux'. En effet, les Européens se sont servis du commerce de la fourrure comme prétexte à ce qui allait devenir une conquête totale de l'espace indien. Les Indiens furent attirés par l'appât du gain et par toutes les choses matérielles que le monde moderne pouvait leur offrir comme les armes, les cigarettes et l'alcool. Après quoi, les Anglais et les Français réussirent à séparer davantage les tribus indiennes qu'elles ne l'étaient déjà avant leur arrivée, en leur proposant des alliances. Dans un de ses articles publié en 2014 dans *La Tribune Libre de Vigile* (Egalement auteur de *Au cœur de la Nouvelle France*) l'écrivain contemporain Marie-Hélène Morot-Sir, dit dans un passage : « La paix signée avec Pontiac, les Anglais victorieux ne laissèrent aux iroquois et aux Hurons qu'un rôle secondaire, ils ne s'en servirent que pour diriger les autres Amérindiens ». Ainsi, Hurons et Iroquois se seraient chacun battus pour leurs pires ennemis, soit respectivement les Français et les Anglais.

Les Indiens n'ont pas tout de suite compris qu'ils étaient manipulés par les Blancs. Pour eux, ces nouveaux arrivants leur apporteraient échanges de savoir et de mode de vie. Les Indiens étaient bien plus pacifistes que les Européens. C'est ce que souligne l'écrivain Denys Delâge dans *L'influence des Amérindiens sur les Canadiens et les Français au temps de la Nouvelle-France* en 1992 (p.103-191) lorsqu'il dit « Si du côté autochtone, l'échange avec les européens a conduit à un certain relativisme culturel, d'une manière générale, l'Amérindien devant le Blanc ne critique pas sa propre culture ; c'est là une faiblesse qui contribue à sa perte. En effet il ne s'élève pas au-dessus de celle-ci pour en faire un objet tandis que les Européens font précisément cela. Les transformations dans le mode de pensée de la Renaissance les y avaient déjà préparés, puis ce sont eux qui constituent la société la plus exposée aux variations

culturelles puisqu'ils sont au centre d'empires. Ce sont donc les Européens qui plus que tout autre peuple, vont manipuler les cultures à leurs fins. Deux processus contradictoires sont donc à l'œuvre simultanément. Le relativisme culturel et l'objectivation de la culture minent l'Occident tout en facilitant sa domination ».

Boyden, explique ce pacifisme dans son roman à travers l'importance que les Amérindiens accordaient au cycle des saisons. En effet, pour les Indiens, les éléments naturels qui constituent la terre, qu'il s'agisse des plantes ou des animaux, et les saisons influent sur tout ce qui vit et l'existence de l'un comme un tout n'est pas concevable isolément. Ainsi par exemple, au début du roman *Dans le grand cercle du monde*, Oiseau explique : « *Je suis un homme respecté au sein de cette communauté, mais je sais qu'on a désapprouvé ma décision de quitter le village avec un parti de guerre alors que s'installe la monotonie de l'hiver pendant que l'ours a son petit* ». (34) Pour les Amérindiens, l'ours était l'un des esprits les plus puissants. L'histoire de *Mère Ourse*, c'est-à-dire *la Grande Ourse* est une légende indienne qui permettait aux tribus de marquer les saisons. C'est pourquoi dans le récit de Boyden, Oiseau indique que son village ne souhaitait pas qu'il parte avec les guerriers alors que la Grande Ourse dans le ciel marquait la fin de l'automne et la rudesse à venir de l'hiver. (Musée virtuel du Canada : « Le Canada sous les Etoiles ». Première partie *Le ciel des premiers habitants. Les Amérindiens* – 2006, [musée virtuel.ca](http://musée.virtuel.ca)).

Cette tradition de vivre en harmonie avec la nature et avec l'autre est bel et bien inscrite dans les livres qui racontent l'histoire des Indiens d'Amérique et qui tentent de montrer que ces

peuples étaient dès le début dénués d'arrière-pensées. Des ouvrages comme *Pieds nus sur la terre sacrée* sortis en 2001, recueil de textes issus du patrimoine oral et écrit des Indiens témoignant d'une harmonie entre l'homme et la nature progressivement détruite par l'irruption des Blancs ; ou le récit biographique *Soleil hopi* de Don C. Talayesva, paru en 2005, où un Indien témoigne avec naïveté, vivacité et sagesse de son attachement à ses traditions et de son hostilité à l'américanisation, amènent le lecteur à comprendre combien il a dû être difficile pour les Indiens de cerner les vraies raisons de la présence des Européens. Celle de la conquête de leur territoire, de l'appropriation de leurs richesses et de l'intégration de la culture européenne. Ainsi, par le biais de l'acculturation, les Européens signent la fin et la substitution de l'identité amérindienne au profit de la leur.

Chez Boyden, l'étude de la place de l'Indien dans la société blanche, et le mécanisme d'acculturation est plus flagrante que dans le roman de Cooper. En effet, l'histoire commence chez le peuple Huron. Les Jésuites Français vont convertir ces derniers au christianisme. Puis, dans les derniers chapitres du livre apparaissent les premières constructions des villages européens. A l'inverse du début de l'histoire chez Cooper, ce sont les Indiens qui se rendent chez les Blancs. Ils se retrouvent ainsi « étrangers » sur leur propre territoire, les Européens ayant acquis alors le statut de propriétaires et d'hôtes. Ce phénomène d'intégration se trouvait déjà dans d'autres romans de James Fenimore Cooper tel que *Les Pionniers* écrit en 1823 ou *Wyandotte* en 1843. En effet, à travers ses récits, l'auteur décrit les vagues successives de colons. Des éclaireurs aux soldats, des marchands aux premiers colonisateurs, des pionniers et leurs familles jusqu'à la bourgeoisie et les premières professions libérales comme les juges ou les banquiers. Ainsi, chaque nouvelle vague repousse la précédente. Les Blancs établissent demeure

en territoire indien et repoussent ces derniers qui se replient à l'ouest. Les classes moyennes « civilisées » qui ont bâti écoles, églises et prisons, déplacent plus à l'ouest les premiers colons qui retranchent à leur tour les Indiens arrivés avant eux. Par ce jeu de succession interminable des nouveaux venus, les Indiens se retrouvent prisonniers au sein de leur propre espace.

Contrairement à Boyden, dont le livre fut écrit presque deux siècles après *Le Dernier des Mohicans*, James Fenimore Cooper a conscience de l'ignorance dans laquelle se trouvent ses lecteurs contemporains concernant les coutumes amérindiennes. C'est pourquoi, il préface son livre d'une courte introduction à l'histoire des six nations et des subdivisions entre toutes les tribus présentées. Ainsi, *Le Dernier des Mohicans*, est perçu à l'époque où il paraît comme vecteur de connaissances historiques, mais à sens unique puisqu'il n'est alors adressé qu'aux Blancs et non aux Indiens. Cependant, à ceux qui attaquent James Fenimore Cooper, ce dernier jurera ne pas avoir fait uniquement usage de son imagination pour rédiger la collection *Du Bas-de-Cuir*. « Le lecteur qui commence la lecture de ces volumes dans l'espoir d'y trouver le tableau romanesque et imaginaire de ce qui n'a jamais existé, l'abandonnera sans doute lorsqu'il se verra trompé dans son attente ». (Charles Gosselin, Éditeurs, 1846 : *Préface de la première Edition du Dernier des Mohicans dans le roman de Bas-de-cuir de James Fenimore Cooper*, p.7). Ainsi, Cooper souligne l'exactitude de ses propos et de la justesse de ses descriptions, même si ses descriptions restent sous l'influence d'un exotisme qui caractérise l'Indien comme une curiosité.

Cette vision à sens unique, même si elle est bien intentionnée, Boyden la ressent et, à la sortie de son livre, il dira : « J'ai voulu écrire mon roman sur l'envers du miroir de Cooper, essentiellement du point de vue indien ». « Les récits de romans sont vraiment très

romantiques, il idéalise les Indiens, or ce ne sont pas des bons sauvages. Ils forment des sociétés complexes, dures et j'écris pour leur rendre justice ». (Extrait de l'article : « Nous Hurons tous au paradis ». Entretien entre Joseph Boyden et le journaliste Philippe Lançon pour le magazine *Libération*. 9 juillet 2014).

Que veut dire Boyden lorsqu'il nous parle de « bons sauvages » ? S'agit-il d'une forme de ce fameux Indien noble ou « The Noble Red Man », tel que le cite Mark Twain en 1870 dans le journal *The Galaxy* pour parodier la façon dont James Fenimore Cooper décrivait les Indiens ?

- L'Indien Sauvage : The “Noble Red Man” versus the “Bad Indian”

La figure de l'Indien a toujours intéressé Mark Twain. En effet, en 1876 soit 50 ans après la sortie du *Dernier des Mohicans*, le héros de son roman *Tom Sawyer* qui partage ses aventures avec un certain Huckleberry Finn, est effrayé par Joe l'Indien, personnage vil et corrompu qu'on pourrait rapprocher de Magua de Cooper. Pour Mark Twain, on ne trouve dans les livres que deux sortes d'aborigènes, les bons et les mauvais. Et cette distinction et vision réductrice semblent par ailleurs ne reposer que sur des critères physiques. Avec une remarquable naïveté et une profonde injustice, Twain déclare que le bon indien, selon sa logique simplificatrice, est celui en qui on peut avoir confiance. Il est beau, athlétique et droit: « In books he is tall and tawny, muscular, straight and of kingly presence, he has beaked nose and an eagle eye ». (*The Noble Red Man*, 1-2). Le mauvais Indien, lui est tout l'opposé. Il est petit et laid: « He is little, and scrawny, and black and dirty; and judged by even the most charitable of our canons of human excellence, is thoroughly pitiful and contemptible ». (28-29). Leurs physiques sont aussi dissemblables que leurs qualités morales. Le premier est



donc noble, honnête et loyal et le second ignoble, malhonnête et déloyal. Twain rejoint ici la vision manichéenne de Cooper sur les Indiens. En effet, d'après Twain, dans *Le Dernier Des Mohicans*, le bien et le mal sont clairement séparés et facilement identifiables. Cooper passe ainsi pour le simpliste de l'époque, ce qui enlève toute crédibilité à son discours.

Si nous analysons en détails les descriptions que fait Fenimore Cooper de Magua et Uncas, il est vrai que les personnages présentés sont à l'opposé l'un de l'autre. Ainsi, nous lisons qu'Uncas est beau et bon « la taille droite et souple du jeune Mohican, dont toutes les attitudes avaient une grâce naturelle (...) on voyait briller son œil noir, fier et intrépide (...). Ses traits

bien dessinés offraient le teint rouge de sa nation dans toute sa pureté (...) ». (80). Il a tout d'un dieu Grec, comme venu de la mythologie. « L'ingénue Alice le regardait avec la même admiration qu'elle aurait accordé à une statue grecque ou romaine... ». (80). Puis, nous avons l'antithèse d'Uncas à travers le personnage de Magua, un Huron dont l'apparence reflète le caractère sournois et la prédisposition à la trahison. « Ils restaient fixés sur la taille droite et raide du coureur indien (...) ». Au contraire, toute sa personne avait un air de négligence ».

« Son œil seul, brillant comme une étoile (...) conservait tout son feu naturel et sauvage ».

(28) De plus, il est teint de rouge, suggérant que Magua est vraiment imprégné de sa soif de vengeance. En effet, on sait que d'un point de vue général, le rouge représente le sang, la barbarie et la violence. Les peintures de guerres traditionnelles des peuples autochtones semblent s'être mélangées à sa peau. Il est devenu un monstre à part entière, dans l'apparence et dans l'action.

Aucun Indien chez Boyden n'arrive à la hauteur de Magua en termes de cruauté et de bestialité. Ces exemples pourraient donc soutenir l'idée de Mark Twain. Toutefois, ne

paraît-il pas normal et plus intéressant pour un livre de fiction de mettre en scène des personnages contrastés ? Même Boyden, qui se veut digne représentant d'une réalité vécue, intègre dans son récit l'idée des bons contre les méchants. *Dans le grand cercle du monde*, le bon est représenté des deux côtés. Chez les Européens à travers le père Christophe et chez les Indiens notamment avec Oiseau. Tout comme Uncas, Oiseau cultive l'honneur, la justice et l'hospitalité. Il est le symbole de leur civilisation et des mœurs qui s'y pratiquent. Il est juste et montre la légitimité de son clan, de sa société, sa culture et ses valeurs. Mais la différence entre Oiseau et le père Christophe vient du fait que ce dernier est de son époque. En effet, il restera, tout le long du roman et malgré sa foi et son altruisme, persuadé de la supériorité de leur culture. C'est pourquoi il se donne pour mission de changer les Indiens dans tout ce qu'ils sont et représentent.

Les méchants de Boyden sont également retranscrits dans les deux camps. Néanmoins, à l'instar de Fenimore Cooper, les barbares sont pour Joseph Boyden les Iroquois puisqu'ils sont les principaux meurtriers des Blancs et des Hurons tout le long du récit. Pour les Blancs, tous les actes de méchanceté dont ils font preuve sont tout autant psychologiques que physiques. En effet, ces derniers tuent les Indiens à petit feu en leur ôtant tout ce qui les définissait et ce en quoi il croyait. Les Indiens perdent ainsi progressivement leurs repères spirituels et culturels.

Il faut cependant noter que même si les deux récits traitent des bons et des méchants, Boyden n'est encore une fois pas aussi manichéen que Cooper, dans sa conception du bien et du mal. Notamment en ce qui concerne l'Indien lui-même et sa réaction face aux événements tragiques de sa vie. A l'instar d'Oiseau dans *Dans le cercle du grand monde*, Magua n'a pas la vendetta familiale pour justifier sa soif sanguinaire de vengeance. Ainsi, alors qu'Oiseau aurait pu prendre le même chemin que Magua lorsque sa famille est assassinée sauvagement par les

Iroquois, celui-ci, bien que décidé à venger tout ou tard leur mort, ne ressent pas la même violence. Il adoptera même la jeune Chutes-de-Neige au lieu de la tuer. De plus, la seule haine de Magua contre les Blancs, raison de l'enlèvement de Cora et d'Alice, vient du châtement que lui avait infligé le colonel Munro pour le punir de son ivrognerie. Magua ne laisse alors place à aucune empathie. Il est le mal incarné à la différence de la bonté d'âme d'Oiseau ou d'Uncas. Uncas et Oiseau, bien que n'ayant pas le même âge et appartenant à deux tribus différentes, se ressemblent. Le fait majeur à souligner ici est que, si des personnages tels qu'Uncas pour *Le Dernier des Mohicans* et Oiseau dans *Dans le grand cercle du monde*, représentent un idéal masculin, ils viennent peut-être d'un passé révolu. A la différence de Magua qui, en tant qu'antithèse de ces derniers, serait l'homme du présent. Un Indien à l'esprit vengeur et initié aux vices des Blancs. Cependant, même si Uncas et Magua sont telle la lumière et l'ombre dans *Le Dernier des Mohicans*, la manière de les décrire est quasi similaire avec « *la taille droite et ferme* » d'Uncas et « *droite et raide* » de Magua. Mais l'expression d'Uncas est tout de même « *fière et déterminée, mais franche et ouverte* », (80) cependant que pour Heyward, Magua est « *un perfide plein de ruses se consacrant volontairement à la trahison* ». (80) Il ne faut pas s'y tromper : Uncas est aussi sauvage que Magua, mais cette sauvagerie est tempérée par le vocabulaire employé par Cooper, en particulier les adjectifs, lorsqu'il parle des deux personnages. On peut alors penser que les sarcasmes de Twain sont légèrement exagérés puisque Fenimore Cooper, bien que manichéen décrit en fait Uncas et Magua sur le même mode, suggérant aux lecteurs qu'ils sont les deux côtés d'une même réalité. Ils restent certes des personnages littéraires, mais l'un ne va pas sans l'autre. D'ailleurs, Magua meurt peu de temps après Uncas. Ils sont bien liés dans leur existence mais aussi dans leur destin tragique, qu'ils soient dénués ou non de toute

humanité.

Les personnages de Boyden sont plus ambivalents, plus complexes dans le sens où ils se présentent par leurs états d'âme et leurs valeurs morales, leurs pensées, au détriment de leur physique. De plus les descriptions de Boyden sont faites du point de vue des deux mondes. C'est-à-dire, du colon blanc comme le père Christophe, et de l'Indien Huron Oiseau et de la jeune Iroquoise Chutes-de-Neige. Il n'y a pas de relation entre les qualités physiques et morales. La vision des Indiens provenant du point de vue du père Christophe, même si elle reste remplie de questions et d'incompréhensions, est plus positive que dans *Le Dernier des Mohicans*. Tributaire de sa foi ou de son for intérieur, ce jésuite place les rapports humains en première ligne du processus d'acculturation des Indiens.

Ainsi dans un des derniers messages qu'il envoie à son Dieu, il cite : « *Malgré les ténèbres qui menacent constamment ce pays (...) j'ai eu l'immense privilège de vivre au sein d'un peuple à la fois sujet et enclin aux appétits les plus vils, un peuple plus généreux et même plus doux que tous ceux que j'ai eu le plaisir de côtoyer* » (562). Cependant, même si le père Christophe est décrit comme une bonne personne, possédant la plupart des vertus chrétiennes, telles la pitié ou la charité, ses réactions et certains de ses actes sont en complète contradiction avec cette image d'Épinal. En effet, porté ou aveuglé par Dieu mais aussi par son supérieur étatique, il s'entête à vouloir faire intégrer le Christianisme et la culture européenne aux Indiens, à pousser ses derniers dans leurs retranchements. Ceux-ci ayant été confrontés à l'assimilation de traditions dont ils ne voulaient pas et qu'ils ne comprenaient pas. « *J'ai essayé de conduire ce troupeau vers les bons pâturages...* » (563). Or, le père Christophe a davantage réussi à égarer ce troupeau qu'à le diriger vers la bonne voie. Son intention était à la base faussée puisque sa conception des bons pâturages était univoque et sa décision de les conduire

unilatérale. Aucun consensus entre lui et les Indiens. Ceux-ci se sont ainsi retrouvés perdus au croisement de deux chemins. Celui de leurs anciennes coutumes avec lequel ils n'étaient plus en harmonie et celui des Blancs auquel ils n'étaient pas préparés puisque trop éloigné du seul état qu'ils connaissaient, à savoir l'état de Nature. L'état de nature est un terme que l'on ne retrouve pas dans les livres de Cooper et Boyden. Cette notion est politique et philosophique et a été forgée par les théoriciens du contrat dès le XVIIème siècle comme dans *Leviathan* de Thomas Hobbes (1651) ou *Le contrat social* de Rousseau (1762). L'Etat de nature s'oppose donc au contractualisme que pense l'origine de la société et de l'état comme un contrat originaire entre les hommes par lequel ils acceptent une limitation de leur liberté. Cela en échange de lois garantissant leur vie en société. Donc, le contrat social présuppose un état de nature avec lequel il rompt. Si l'on suit John Locke, les Indiens seraient dans un état préexistant à la société organisée du monde 'moderne'. Il parle des 'Naturels' pour citer les Amérindiens mais ni voit aucune connotation péjorative, contrairement à ce que l'on penserait sûrement de nos jours. (Jacques Gagnon : John Locke, *L'état de nature et les Indiens*. 2008, p.817-818).

A l'opposé du père Christophe et de ses compagnons blancs, on comprend chez Boyden que les Indiens n'ont pas cherché à imposer leur culture et leur mode de vie aux Blancs. Ce n'était pas dans leurs intentions. Comme dit précédemment dans cette étude, ils souhaitaient simplement échanger et partager leurs connaissances, ce qui était proche de la conception qu'avaient les autochtones du relationnel. Le problème de cette perception des deux ethnies pourrait passer par la question suivante : lequel des deux camps était-il le plus apte à imposer son mode de vie, ses apports culturels et ses valeurs humaines, en d'autres termes, quel est le sens du rapport qu'entretiennent les hommes avec la notion de civilisation ? Le discours sur la

civilisation reste au cœur d'une problématique encore très contestée et contrastée, et bien trop complexe pour tirer des conclusions claires et cohérentes sur qui détient vraiment les clefs de la "civilisation". Cependant il ne serait pas superflu de rappeler ici les mots de Rousseau sur l'influence négative de la culture sur la nature de l'homme: «*L'état civil étouffe la pitié naturelle de l'Homme. L'homme alors naturellement bon perd cette bonté* ». (*Discours sur l'origine et les fondements de l'égalité parmi les hommes, 1755. Second discours p.170*). Pour les colons, il semblerait que l'ouverture d'esprit et le partage ne faisaient pas partie de l'idée qu'ils avaient du monde civilisé. Ceci étant, si l'on suit l'idée de Rousseau mot à mot, c'est l'état et donc les forces hiérarchiques du pouvoir en place à qui les colons, simples messagers et exécutants, obéissent. Eux-mêmes peuvent être des hommes fourvoyés par l'état et la société, comme Magua a pu l'avoir été par les colons dans *Le Dernier des Mohicans*.

De plus, preuve que les mentalités ont évolué au fil du temps vient du fait que, malgré toute cette soi-disant sauvagerie indienne et cette incompréhension bien décrite entre les Blancs et les autochtones, *Le Dernier des Mohicans* connaît un succès mondial depuis sa publication en 1826. Il a continué à travers le temps et l'espace à influencer le lecteur moyen qui n'avait alors que de très vagues notions sur l'image de l'indien et de la guerre de Sept ans. Cette image conçue par les Blancs aux rênes du pouvoir culturel et politique sera satisfaisante et rassurante pour ceux que la représentation par la fiction et le cinéma transportent dans des lieux communs où tout est réfléchi d'avance.

On peut mesurer le succès continu du roman de Cooper par le nombre de films qui lui sont consacrés. Il en existe une dizaine d'adaptations cinématographiques. Boyden, lui, a refusé une proposition d'adaptation de la part de l'acteur américain Kevin Costner connu pour le non moins célèbre *Danse avec les loups* en expliquant «*qu'il ne souhaitait pas que son*

*roman ne devienne une pure fiction, retranscrite à la manière américaine ».* (Extrait de l'article : *Nous Hurons tous au paradis. Entretien entre Joseph Boyden et le journaliste Philippe Lançon pour le magazine Libération. 9 juillet 2014*). En effet, on peut penser que pour lui, adapter son récit au grand écran reviendrait à décrédibiliser le sérieux de *Dans le grand cercle du monde*, et transmettrait un message autre que celui de l'auteur à savoir : « *qu'il s'agirait encore, comme dans Dance avec les loups, de l'histoire du Blanc qui sauve les Indiens* ». Il semblerait bien que l'intérêt et/ou l'engouement du public pour les Indiens, leur Histoire avec un grand H et leurs histoires personnelles et culturelles, soit à son beau fixe depuis la publication du roman de Cooper jusqu'à aujourd'hui. Les Indiens suscitent à la fois la curiosité, la fascination et quelquefois l'effroi. Le danger et la barbarie stéréotypés qu'ils représentent intéressent aussi le public. Les dilemmes d'ordre moraux auxquels ils sont confrontés attirent. En effet, c'est leur représentation négative en tant que peuple extrême, peuple excessif, peuple sauvage qui font que les Indiens captivent de manière perverse, pour ce qu'ils ne sont que dans la fiction et le fantasme des blancs. Ainsi affublés de traits et de mœurs romancés pour le plaisir pervers d'une culture à l'affut de sensations fortes, les indiens font une entrée remarquée et remarquable dans le monde de la littérature et du cinéma. De façon générale, c'est le frisson, la peur de l'inconnu et de l'autre qui font le succès des livres et films sur les Indiens. La figure, même négative, de l'Indien fascine. Mais jusqu'à quel point ce dernier fascine-t-il dans les deux ouvrages analysés ? et qui ? l'auteur ? d'autres personnages ? le lecteur ?

- Indiens et Blancs : Entre peur et fascination

Dans les deux romans, nous retrouvons les éléments qui, chez l'Indien, fascinent et intriguent. Chez James Fenimore Cooper, c'est David La Gamme, maître de chant du 60ème régiment anglais accompagnant l'officier Heyward et les filles du colonel Munro qui ne peut détacher son regard de Magua. « *Il trouva un nouveau sujet d'admiration dans l'individu sur qui tombèrent ses regards. Ils restaient fixes sur la taille droite et raide du coureur indien...* ». (28) Chez Boyden, la fascination vient du père Christophe pour le sage Oiseau. Qui est cet homme puissant et sage, et quelle vision a-t-il du monde qui l'entoure ? Comment perçoit-il leur arrivée dans sa tribu ? Le père Christophe s'intéresse tout particulièrement à Oiseau car il sait qu'il est le guide et le chef des Hurons. Le jésuite est bien placé pour savoir « qu'il vaut mieux parler à Dieu qu'à ses Saints » pour communiquer un message. Ainsi, il vaut mieux être en bon rapport avec le chef du clan que ses membres. Mais Oiseau n'est pas âme à se laisser manipuler, et même s'il est curieux de connaître le père Christophe, il n'est jamais vraiment dupe de l'intérêt des Blancs à venir sur ses terres. De plus, dans les récits des deux auteurs, nous observons que la fascination commune éprouvée entre Blancs et Indiens ou entre Indiens de différentes tribus va dépasser l'entendement. En effet, de la curiosité va naître chez certains personnages une attirance physique, voire un véritable sentiment amoureux. Ceci pour le meilleur mais également pour le pire. Si Cooper traite des relations sentimentales interraciales c'est-à-dire entre Blancs et Indiens, Boyden lui les voit tribales, soit entre Indiens, même venant de tribus différentes. Certes il est vrai qu'à première vue, les sentiments naissants entre Uncas et Cora dans *Le Dernier des Mohicans* peuvent sembler inconcevables aux yeux des lecteurs et principalement au XIXème siècle. En effet, pour ces



derniers, comment Cora, même métisse appartenant au monde des Blancs, pourrait-elle avoir des sentiments pour ce jeune Indien sauvage ? Et pourquoi pas ? Ainsi, c'est la relation naissante entre Heyward et Alice, tous deux Blancs, qui serait plus conforme à la vision générale du couple à cette époque. Pourtant, Cora et Uncas dépassent cette « peur de l'impensable ». En effet, les sentiments de Cora et d'Uncas naissent au cours de leur périple pour échapper au terrifiant Magua. Le sentiment amoureux naît d'une attirance, qu'elle soit physique ou morale. La relation entre les deux protagonistes de Cooper démontre que l'attirance quelle qu'elle soit n'est peut-être ni une affaire de goût personnel, ni d'influence culturelle. Si Alice voit en Uncas un Apollon, un dieu Grec, Cora elle, ne le décrit pas d'un point de vue physique. *Dans le cercle du grand monde*, bien que fascinés par les Indiens, les protagonistes blancs de l'histoire restent avant tout des missionnaires, des évangélistes catholiques. Ils ne sont là que pour une seule raison : Montrer 'la bonne voie' aux Indiens. A savoir, celle de la Chrétienté, de l'éducation et de la modernité des peuples civilisés, c'est à dire des Européens. Mais à la différence de Cooper où les Blancs condamnent tout rapprochement entre les deux races, les personnages secondaires colonisateurs de Boyden commettront l'irréparable en abusant sexuellement d'un jeune indien baptisé Aaron, iroquois également adopté par Oiseau. Les seules romances sincères du récit sont entre les membres des tribus. D'un côté Oiseau et la femme Chamane Petite Oie et de l'autre Chutes-de- neige Iroquoise avec Porte-une-Hache, jeune guerrier Huron. Ainsi les seules relations interraciales chez Boyden sont non consenties et barbares. A contrario chez Cooper, c'est la peur du viol des Blanches par les Indiens qui transparait, plutôt que l'inverse. En effet, les atrocités sexuelles commises n'étaient considérées à l'époque comme ne pouvant venir que des Indiens. Une peur qui faisait partie des points les plus sensibles dans les rapports blancs-indigènes à

l'époque. Il est vrai qu'au XIX<sup>ème</sup> siècle, le sujet était encore tabou.

- *Le tabou des relations interraciales*

Les réalités historiques ne laissent presque pas de doute sur le massacre démesuré des Indiens. L'histoire rapporte par exemple qu'en 1638, 300 à 700 Indiens Péquots furent massacrés pour l'enlèvement de deux femmes blanches (Alfred A. Cave, *The Pequot War*, Amherst, University of Massachusetts Press, 1996, p.219 ). Cet exemple tragique éclaire la différence à l'époque entre la valeur d'une vie indienne et d'une vie européenne. La seule mathématique des faits semble indiquer l'équation injuste qu'une vie blanche vaudrait 300 vies indiennes. Même s'il s'agit d'un enlèvement, pas d'un meurtre, même si rien ne pardonne le viol, reste qu'aucune preuve n'a pas non plus été rapportée. Ainsi, dans *Le Dernier des Mohicans*, quand les personnages de Cora et d'Alice étaient confrontés à une situation similaire, l'enlèvement par un groupe d'Iroquois mené par le sanguinaire Magua, Fenimore Cooper prenait déjà des risques en traitant ce sujet délicat. L'idée du viol étant, durant cette période, ancrée dans les esprits des lecteurs comme étant associée au « sauvage » ; il semblait sans appel que Magua avait enlevé les deux filles dans l'intention les violer. Uncas servira d'exception aux idées reçues de l'époque, car il part aux trousses de Magua et son clan pour les sauver, et principalement Cora dont il est tombé amoureux. L'intention d'Uncas est aussi noble que son personnage est respectable, ce qui permet de comprendre sa relation avec Cora comme acceptable, même si elle reste d'une très courte durée.

Boyden, qui veut rétablir un certain vécu historique, arrive malgré tout dans son récit au même constat que Cooper : l'amour entre Indiens, qu'ils soient ou non de tribus différentes, est

acceptable et envisageable, même si les circonstances sont parfois difficiles. En revanche, il devient malsain lorsqu'il est interracial. Au fond, malgré sa tentative de rétablir la vérité historique, l'attitude des euro-américains envers les Indiens est ambiguë: un mélange de rejet, de peur, d'amour et de désir. L'amour ne semble pas résister, même en fiction, au profond antagonisme entre différentes tribus et différentes ethnies. Les seuls rescapés sentimentaux sont Oiseau et sa maîtresse Petite Oie. En effet Petite Oie devient la maîtresse d'Oiseau après le meurtre de sa femme par les Iroquois. Ce dernier ne cache pas cette relation aux yeux de sa tribu mais ne la dévoile pas pour autant. « *Dans un village où tout se sait, personne n'a jamais mentionné, même pour plaisanter, mes visites à Petite Oie* ». (39) Au fil du récit, cette histoire s'officialise de la manière la plus naturelle qui soit. A la fin de l'histoire, Oiseau et Petite Oie ont des jumeaux, un garçon et une fille et éduquent la fille de Chutes-de Neige et de Porte-une Hache, tous deux décédés. « *Les femmes s'affairent autour de Petite Oie, essuient doucement le bébé (...) Je passe ma fille à Petite Oie, effleure la joue de mon fils. L'expression de ma femme ne trahit rien* ». (589) Chutes-de-Neige, elle, n'échappe pas à cette damnation de l'amour et perd son époux tué pendant l'invasion Iroquoise.

Quant au '*Dernier des Mohicans*', Uncas et Cora meurent tous deux avant d'avoir réellement pu vivre leur passion. James Fenimore Cooper donne ici une dimension shakespearienne à leur amour. Un amour voué à un destin tragique, tel celui de Roméo et Juliette. Dans les deux romans, il ressort que vivre une histoire d'amour avec un Indien signifierait s'exposer indirectement à une mort prématurée, ou du moins à un rejet de la traditionnelle histoire d'amour. Dans aucun des deux romans n'est évoquée la possibilité de mariages entre Blancs et Indiens. Certes, il est vrai qu'au XVII<sup>ème</sup> siècle, les « Filles du Roy » comme on les appelait étaient des jeunes femmes blanches choisies par le roi de France pour

immigrer en Nouvelle-France afin d'épouser les colons, y fonder un foyer et établir une famille pour coloniser le territoire. Cependant, cela n'a pas empêché les unions mixtes durant la colonisation et l'époque précoloniale. Le mariage faisait partie à la base d'une stratégie des colons dans un but d'intégration et d'acculturation. Le contraire arrivait également mais il était souvent plus rare de voir une Blanche épouser un Indien, ceci incitant alors une appartenance au monde des Indiens, ce que ne souhaitaient pas les Européens. Ce motif de la Blanche contrainte à la vie commune avec un Indien est pointé du doigt dans *Le Dernier des Mohicans* puisque Magua veut faire de Cora 'sa squaw', autrement dit, sa femme. « *Que la fille du chef anglais consente à le suivre et à habiter pour toujours son wigwam* ». (160) Il la menace afin d'obtenir son consentement et lui fait du chantage vis-à-vis de la vie de sa jeune sœur Alice. « *Voyez, dit-il en montrant Alice avec une voix barbare, elle pleure, elle est bien jeune pour mourir !* ». (166) Cependant, à la différence de la frêle et fragile Alice, Cora est forte et refuse ce destin tragique forcé. C'est pourquoi elle est prête à mourir pour y échapper. Il faut aussi dire que la détermination de Magua n'est en aucun cas romantique mais uniquement présente dans le but d'asseoir son désir de vengeance envers Munro. Le rapport de force entre les deux va crescendo. Plus Magua la menace, plus Cora montre une profonde résistance et un refus catégorique. Ceci est un exemple qui montre bel et bien que les rapports entre Indiens et Blancs (même si Cora n'est pas tout à fait blanche) sont tabous. Ceci est vrai pour Cora, mais aussi pour Alice qui préférera également mourir que de devenir la femme d'un Huron. Concernant *Dans le grand cercle du monde*, la seule relation forcée n'est même pas sujette à discussion : Aaron est violé par un homme blanc. Concernant la jeune Chutes-de-neige, elle est en quelque sorte le double de Cora. En effet, elle est forte et courageuse. Sa seule faiblesse par rapport à Cora reste son âge tendre et son innocence au début de l'histoire. A la

différence de Cora qui est déjà une femme, elle grandit, mûrit au fil de l'histoire. Chutes-de-Neige évolue alors dans un environnement hostile à son épanouissement. L'homme en tant qu'élément perturbateur est présent et elle se retrouve également victime des méfaits de l'alcool. Ainsi, avant son mariage avec Porte-une-Hache, elle a une relation sexuelle avec Aaron en état d'ébriété. Un enfant naîtra d'ailleurs de cette relation.

Ainsi, le souci marquant dans ces deux récits est que, bien que différents dans leur histoire, on aurait tendance à penser que les personnages ne survivent pas en dehors des catégories qu'on leur a assignées. C'est-à-dire en restant chacun à leur place et dans leur propre monde. Chez Cooper comme chez Boyden, même si les personnages principaux essayent tant bien que mal de se comprendre, de vivre ensemble et de résister aux idées reçues, peu d'entre eux ne survivent à cette reconquête de l'humanité. Même Nathaniel, digne représentant de la fusion des deux cultures, n'arrive pas à sauver ses amis. Il reste lui-même à la frontière entre les deux mondes. Ainsi, le métissage est plus présent chez Cooper, alors que le phénomène d'hybridation est absent dans *Dans le grand cercle du monde*. Quant aux processus d'acculturation et d'intégration, ils ne sont pas établis de la même manière dans les deux récits, ou même pour les personnages, quel que soit leur degré de métissage. Il existe dans les deux romans un Indien hybride, ou Indien blanc, dont l'identité est une conséquence directe du phénomène d'acculturation.

## Chapitre 2 : L'Indien blanc : Du processus d'acculturation à l'Indien hybride

- *L'Acculturation par définition*

L'acculturation est par définition « *le processus de modification de la culture d'un groupe ou d'une personne sous l'influence d'une autre culture* ». (*La Toupie.org : Etymologie de l'acculturation*).

En sociologie et en psychologie, Arlette et Roger Mucchielli définissent dans leur *lexique des sciences sociales* (1969), ce phénomène comme « *l'adaptation d'un individu ou d'un groupe venant d'ailleurs, à une culture locale, entraînant l'abandon partielle ou totale des éléments de leur propre culture* » (*Tosi, Umberto : L'intégration socio-culturelle des immigrés : aperçu de quelques résistances typiques p.1 : L'adaptation*). D'un point de vue ethnologique, les anthropologues américains Melville Herskovitz et Ralph Linton expliquent dans leur *Mémoire pour l'étude de l'acculturation* réalisé en 1936 que l'acculturation désigne « *un ensemble d'évènements qui résultent du contact continu et direct entre des groupes d'individus de cultures différentes et les changements qui surviennent dans les cultures originales de chacun des deux groupes* ». (*Jean-Pierre Fragnière et Roger Girod (Éds), Dictionnaire de politique sociale, 2002 p.3*). Contextualisées dans les deux romans, ces définitions et interprétations de l'acculturation prennent leur sens. En effet, on comprend mieux comment ce phénomène d'acculturation européenne a bousculé, voire éteint, la culture locale et originale des Indiens. Cependant, l'acculturation est à ne pas confondre avec l'assimilation. En effet, l'assimilation implique que « *la culture de l'un des groupes s'efface complètement au profit de celle d'un autre* ». Si cette assimilation est forcée, on parle même d'ethnocide, soit en

d'autres termes, d'un génocide culturel. Pour le sociologue et anthropologue Denys Cuche, également professeur à l'Université Paris Descartes, le terme acculturation serait apparu chez l'explorateur américain

J.W Powell en 1880 pour « *désigner les transformations des modes de vie de pensées des immigrants au contact de la société américaine* ». (La notion de culture dans les sciences sociales : L'étude des relations entre les cultures et le renouvellement du concept de culture – 2010, p.58) Il ne s'agit donc pas ici seulement de déculturation mais aussi de s'approprier une nouvelle culture. Selon Roger Bastide, sociologue français, « *l'acculturation peut être spontanée, forcée ou planifiée* ». ([sociologie-anthropologie.blogspot.com](http://sociologie-anthropologie.blogspot.com) : *L'acculturation selon Roger Bastide (1898-1994). D'après sa brochure Initiation aux recherches sur les interpénétrations de civilisations, 1948*).

Jean-Jacques Rousseau, fervent défenseur de la cause des Amérindiens, pense que « *l'acculturation des Indiens de la part des occidentaux est venue de manière progressive et planifiée. Les indigènes comme il les appelle ont subi des conditions d'asservissement graduelles et de toutes sortes comme biologiques avec l'arrivée des épidémies, économiques avec le contexte d'échanges commerciaux inégaux, politique suite aux diktats des conquérants et idéologiques avec l'évangélisation et l'eupéanisation* ». (Marc-Adelard Tremblay et Josee Thivierge : *La nature et la portée de l'œuvre amérindienne de Jacques Rousseau* – 1986, p.172-174)

En l'occurrence, *Dans le grand cercle du Monde* se place bien dans ce contexte d'interpénétration entre groupes culturels et de conquête évangéliste pour arriver ensuite au colonialisme et à l'expansion européenne de la guerre de sept ans telle qu'elle est relatée dans *Le*

*Dernier des Mohicans*. Si Boyden place son récit à l'arrivée des premiers missionnaires français et au début de ce processus d'acculturation, voire d'assimilation progressive, avec Cooper nous sommes au cœur de l'action. En effet, deux cultures dominantes d'Europe à l'époque se disputent la puissance européenne et mondiale. Une des scènes clé du *Dernier des Mohicans* se passe lors de la fameuse bataille de Fort Henry qui a eu lieu du 3 au 6 août 1757. Certes, les Français ont gagné cette bataille, mais la victoire totale du Nouveau Continent reviendra aux Anglais qui s'installeront comme modèle dominant de ce nouvel espace de colonisation. Les deux chefs des deux camps, à savoir Munro et Montcalm, ont d'ailleurs réellement existé. Mais dans le contexte où se placent nos deux histoires, les Français comme les Anglais cherchent encore des alliances avec les tribus indiennes. Ces derniers sont encore à cette époque une force armée non négligeable pour chaque camp. Ils connaissent leur territoire et sont des guerriers redoutables puisque ils étaient eux-mêmes en guerre entre tribus avant même l'arrivée des colons. Ainsi, même si le récit des guerres a été amplifié par les Européens qui ont d'ailleurs réussi à monter les tribus les unes contre les autres, les indigènes ont toujours connu la guerre. A ces deux moments de l'histoire, les Indiens sont encore en nombre suffisant pour résister à une quelconque domination européenne. Ainsi, on comprend que le total assujettissement n'a pas encore eu lieu. Il interviendra ensuite par la réduction démographique des Indiens. L'acculturation se présente plutôt à rebours et n'est pas représentée de la même manière.

- *L'acculturation : Un phénomène marquant des deux récits*

Si l'on suit Rousseau, elle commence en amont avec *Dans le grand cercle du monde* et de manière idéologique avec les missionnaires, mais également biologique avec l'arrivée des



épidémies, et sociale avec l'abus d'alcool. « *Notre bonheur n'a pas duré longtemps. Moins d'un mois après que j'eus accepté Porte-une-Hache et m'eut acceptée, une nouvelle épidémie est apparue dans le village (...)* ». (475). Dans *Le Dernier des Mohicans*, l'acculturation continue à se propager de façon politique avec les guerres de conquêtes. Dans les deux cas, l'aspect économique est déjà bien ancré puisque c'est la première 'fausse' raison de la venue des Européens à savoir les échanges commerciaux et le commerce de la fourrure principalement, une denrée que Hurons et Iroquois se disputaient déjà avant l'arrivée des colons. Dans ce contexte-ci, Natty est un personnage du roman de Cooper qui occupe une place essentielle dans le concept de la différence et de l'ipséité. En effet, ce dernier n'est à classer dans aucune catégorie. Ainsi, quelle est la place de Natty dont la peau n'est ni rouge ni blanche ? Que représente-t-il?

- L'Hybridité, 'Indien-Blanc'

Si Boyden n'aborde pas la notion d'hybridation culturelle dans son livre, il explique cependant le processus d'intégration culturelle. Le phénomène d'hybridation est déjà présent dans un autre de ses romans, dont l'histoire se passe après la guerre de sept ans. Ce livre s'intitule *Le chemin des âmes*, paru en 2008 (*Titre original : Three day road - 2007*). Ouvrage que l'on peut ici considérer comme fictionnel mais qui est en fait inspiré de l'histoire véridique d'un jeune amérindien. Cette histoire commence en 1919, au Nord de l'Ontario soit bien longtemps après les événements tragiques de la guerre de sept ans. Niska une vieille Indienne Cree attend sur un quai de gare le retour d'Elijah, un soldat qui a survécu à la guerre et le meilleur ami de son neveu mort en France. Quelle sera sa surprise quand elle verra débarquer son neveu qui croyait également sa tante morte. Ce livre fait le récit de l'intolérance et de la cruauté

envers ces jeunes Indiens envoyés en France et qui furent maltraités par les Français. En effet, quand Xavier, le jeune Cree, revient du pensionnat catholique dans lequel il avait été emmené, il est brûlant de fièvre et amputé d'une jambe. Tout ça pour noter que la cruauté du mode éducatif d'assimilation des Européens envers les jeunes Indiens avait eu raison de la charité et de l'espérance humaine. A croire que les Blancs avaient décidé d'éduquer les Indiens à haïr plutôt qu'à aimer leur monde.

Ainsi, dans *Le Chemin des âmes* parut en amont de *Dans le grand cercle du monde* mais dont l'histoire de ces destins croisés se déroule bien après les événements du Père Christophe, d'Oiseau et de Chutes-de-Neige, Boyden nous montre l'impact du phénomène d'acculturation sur les Indiens et donc, les conséquences, deux siècles plus tard de l'histoire de *Dans le grand cercle du monde*.

A contrario, dans *Le Dernier des Mohicans*, l'hybridation culturelle dirige le récit. En effet, Nathaniel Bumppo ne manque pas de noms ou de surnoms. Ce dernier est son nom de baptême. Ce nom est le plus « blanc » et européen que porte ce personnage. Ses deux autres noms, soit Œil de Faucon et Longue Carabine, sont plutôt assimilés à des surnoms indiens. En effet, Œil de Faucon ou Hawkeye en anglais est le nom que lui donnent les Iroquois, et Longue Carabine, les Hurons. Il en va de même pour *Dans le grand cercle du monde* car les Hurons nomment les jésuites les Corbeaux. Ce qui n'est pas anodin puisque chez les amérindiens, le corbeau est un être primordial dont la mission est d'organiser et civiliser le monde. Il représente aussi la générosité et la gratitude. Cette image du corbeau est bien différente de la symbolique négative et sombre qui caractérise cet oiseau, comme par exemple dans le poème « The Raven » (Le Corbeau) du poète américain Edgar Allen Poe. Cela montre encore que les Indiens n'avaient au départ aucun a priori sur les Blancs, puisque

l'image du corbeau plaçait ces derniers dans des catégories humaines favorables.

Pour en revenir à l'œuvre de Cooper, le fait que le nom « Hawkeye » soit en anglais et que ce sont les Iroquois qui donnent ce nom à Natty n'est pas un hasard. Cela permet en effet de comprendre la situation géopolitique de l'époque. Appeler Natty « Hawkeye » est un signe du phénomène d'acculturation. Ainsi, nous observons un processus d'acculturation par la langue puisque ce sont les Iroquois, appelés Haudenosaunee, qui étaient alliés des Anglais, et les Hurons, alliés des Français. Les Iroquois commencent donc à adopter des mots de la langue anglaise. Les Mohicans eux, bien que peuple à part, se trouvaient également davantage dans le camp anglais. Même la carabine de Natty porte un nom anglais : « the killdeer ». Nathaniel est donc un homme blanc qui a été adopté par les Mohicans ou 'Muhhehuneuw'. Bien qu'ayant choisi de vivre parmi les Mohicans, son discours concernant les différences entre Blancs et Indiens est incessant tout au long du livre. Il rappelle même régulièrement son origine et semble s'en féliciter, mais le ton qu'il emploie reste celui de la dénégation. *« Je n'ai pas de préjugés, et je ne suis pas homme à me vanter de mes avantages naturels, quoique mon plus grand ennemi et c'est un iroquois, n'osât nier que je suis un véritable Blanc (...) Je veux bien convenir que les hommes de ma couleur ont quelques coutumes que, comme honnête homme, je ne saurais approuver ».* (46) Balzac qui fit la critique du *Dernier des Mohicans* dit de ce personnage qu'il s'agit *'d'un magnifique hermaphrodite moral, né de l'état sauvage et de la civilisation ».* (Balzac, *Œuvres div.*, 1840, p. 282 sur la critique du *Lac Ontario*, 3ème roman du cycle de *Cooper*). Si on analyse son discours nous comprenons que par l'intermédiaire de Natty Bumppo et sa théorie des 'dons' propres à chaque race, Cooper cherche à démontrer qu'Indiens et Blancs sont caractérisés par des compétences spécifiques et que chaque 'race' doit accepter les limites et limitations de sa propre nature. Ils doivent accepter la capacité supérieure de l'un et de l'autre

dans un domaine donné. Pour Cooper cette acceptation traduit une certaine ouverture d'esprit, et c'est peut-être en étant ouvert que l'être humain devient civilisé. Chutes-de-Neige, elle, est déjà indienne et devient la fille adoptive d'Oiseau. Elle devient *Wyandot* soit Huronne par adoption. Pour en revenir au '*Bon Sauvage*', nom utilisé par Mark Twain dans une satire concernant la manière dont Cooper caractérisait les Indiens, à savoir cet homme à la fois sauvage mais naturel, courageux et bon (*Critique de Mark Twain sur Le dernier des Mohicans : The Noble Red Man, First published in The Galaxy, 1870. [twain.lib.virginia.edu](http://twain.lib.virginia.edu)*), Oiseau prend Chutes-de-Neige sous son aile adoptive et généreuse, malgré le fait qu'elle vienne d'une autre tribu. L'adoption chez les Indiens avait pour but de remplacer les membres du clan récemment décédés, et les prisonniers étaient intégrés à la famille, dans les maisons longues. Les maisons longues auxquelles Boyden fait souvent références dans son roman étaient une habitation traditionnelle des Amérindiens d'Amérique du Nord et servaient principalement de lieux de résidence aux Iroquois. Ainsi, les Indiens, par peur de trop s'affaiblir démographiquement avait mis au point un acte de guerre particulier : la prise de prisonniers afin de compenser les pertes. Chez les Hurons comme chez les Iroquois, quand un clan perdait certains de ces membres, il fallait les remplacer. Lancer une attaque révélait une stratégie, souvent décidée par les femmes, visant à capturer les prisonniers pour les intégrer à la communauté. On comprend que la femme avait une grande importance chez les Indiens, notamment chez Boyden où le personnage de Petite Oie, amante d'Oiseau, est à la fois la *Medecine Woman* et la *Shaman* de la tribu. Les Jésuites la craignent beaucoup. En effet, lors de sa rencontre avec elle, le père Christophe décrit : « *Elle me dévisage, et son regard me contraint à baisser les yeux. Mes jambes se mettent à trembler, mes genoux à cogner l'un contre l'autre. Elle lève la main et mes jambes s'immobilisent* ». (61) Il faut savoir que, dans la majorité des tribus, la femme a

toujours tenue une place prépondérante dans l'organisation sociale des amérindiens. Les sociétés autochtones Iroquoiennes, parmi lesquels on comptait les Hurons, les Pétuns, les Neutres, les Eries et les Iroquois sont principalement matriarcales. A la différence d'autres tribus comme les Algonquiens ou les Cree, les Montagnais, les Abenaquis, les Naskapis, les Micmacs et les Malecites où les hommes dominaient. Les Iroquois avaient adopté la filiation matrilineaire signifiant que les femmes étaient détentrices de pouvoirs. La plus âgée des femmes représentait l'autorité dans la maison longue. Ainsi, bien que les européens pensent le contraire, les Amérindiens avaient une vision assez moderne de la représentation et de l'importance de la femme dans leur société puisqu'elle était reconnue et respectée par tous, femmes et hommes.

Pour revenir aux surnoms, cette coutume était très commune chez les Indiens, et elle continue à l'être, dans le but de préserver leurs traditions d'appeler un être humain selon la vie, le lieu et l'espace qui le caractérisent. Cependant, si chez Boyden ces appellations sont limitées, chez Cooper, elles sont incessantes. Tant et si bien qu'on se demande alors s'il n'est pas entré malgré lui dans un stéréotype de l'Indien, plutôt que dans une volonté de démontrer l'indianisation des personnages.

Dans *Le Dernier des Mohicans*, la notion d'hybridation est mise en avant par Natty Bumppo, homme blanc au cœur indien. En effet, le fait que Natty se dise de sang pur mais qu'il n'utilise pas son nom de baptême est une étrange dualité culturelle. Même Cora l'appelle « *Homme juste* » (50) quand elle parle de lui alors qu'il appartient aussi à la civilisation occidentale. Cela prouve bien que son identité profonde en tant qu'homme blanc ne lui semble pas, malgré ses efforts, si facile à déterminer pour les autres, ni vis-à-vis de lui-même. Nous sommes également en matière d'évangélisation dans le sens inverse du roman de Boyden,

puisque, si le père Christophe tente tant bien que mal de convertir les Hurons au Christianisme, Natty, lui qui est bien Chrétien, semble vouloir rejeter cette part de son identité. Comme si ce qui était fondamental dans le processus d'intégration de la culture européenne dans *Dans le grand cercle du monde*, devenait banal dans *Le Dernier des Mohicans*'. Chutes-de-Neige est indienne et elle refuse constamment tout au long du récit de prier et de 'prendre l'Eucharistie.' Les seuls moments où elle s'y résigne sont deux moments forts. D'abord elle s'y prête par désespoir lorsqu'il semble ne lui rester que cela pour sauver son mari d'une mort certaine, lors de la guerre avec les Iroquois qui ont envahi les territoires indiens mais aussi blancs. La deuxième fois, c'est cette représentation la plus forte de la communion entre Dieu et l'homme chez les catholiques qui la tue. En effet, c'est en prenant un morceau d'ostie, empoisonné volontairement par Isaac, l'un des missionnaires, qu'elle trouve la mort. L'ostie étant la figure de l'Ostie. (569-570). Boyden n'a aucune crainte de toucher à un des plus grands symboles sacrés du Catholicisme. Mourir par l'Ostie est une contradiction quand on sait combien elle représente la pureté et la foi dans le dogme catholique. Il espère peut être ainsi faire comprendre que rien ne valait un tel processus d'acculturation et surtout pas la raison chrétienne qu'il juge ainsi sévèrement, comme une religion tout aussi hypocrite que les autres. La distinction qui s'établit avec les croyances indiennes est à souligner et va à l'encontre de l'église évangéliste. Les Indiens sont des êtres purement spirituels, animistes dont les valeurs se rapprochent davantage du bouddhisme. Si l'on compare certains récits chrétiens comme celui de la Genèse aux récits autochtones, on comprend mieux la différence. En effet, pour l'église catholique, la création était ordonnée de telle façon que les humains dominaient les autres créations physiques et naturelles de Dieu. Dans les récits de la Création des autochtones, l'ordre de création place la terre au-dessus de tout, puis, vient la végétation, les animaux et finalement les êtres humains. Un ordre nécessaire puisque

selon eux, chaque création dépendait des créations précédentes. Donc, l'Homme n'était pas au centre de préoccupation et du mythe de la création, mais dans une position plus faible dans l'ordre naturel des choses et de la vie. En conclusion et à la différence des Européens de l'époque, pour les Indiens, les humains ont besoin de chacun des autres éléments de la création pour être en bonne santé et pouvoir survivre. C'est pourquoi, ils mettaient un point d'honneur à vivre en harmonie avec cette nature qui leur avait donné la vie et qui leur permettait de la garder. On retrouve ces notions dans l'ouvrage de Joe et Ruth Couture (*Extrait de « Biidaaban : Modèle de guérison de la première nation Mnjikaning »*. 2014), où la comparaison entre dogme catholique et croyances indiennes est étudiée à travers l'exemple de la nation Mnjikaning.

Chrétiens et autochtones avaient à la base une vision bien éloignée de la conception de la Création de l'Homme, c'est-à-dire de ce qu'ils étaient, d'où ils venaient et de ce qui les entouraient. On peut alors bien imaginer pourquoi leur cohabitation fut difficile et condamnée avant même qu'elle n'eut lieu. En effet, il est déjà difficile pour des êtres humains de vivre en société bien qu'appartenant à un même pays et à une même culture. On se doute combien il peut être troublant pour des personnes venant d'horizons différents de vivre ensemble, de s'adapter au mode de vie de chacun, voire de s'approprier. Ainsi, la solution serait-elle que chacun des deux groupes prennent quelque élément de la culture ou des habitudes de l'autre pour espérer vivre en harmonie dans un même espace? Quoiqu'il en soit, dans les deux ouvrages, l'harmonie évoquée plus haut se transforme vite en drame culturel, car tous les personnages semblent contaminés par la culture et le rapprochement des êtres.

- L'Indien Blanc plus que le Blanc Indien

Que ce soit dans *Le Dernier des Mohican* ou *Dans le grand cercle du monde*, ce sont les Indiens qui pâtissent du processus de civilisation, plus que les Européens ne souffrent de la proximité et du mode de vie des Indiens. En effet, la contamination des Indiens par la culture blanche est néfaste. La mort semble souvent être le lot de l'Indien qui se serait égaré sur le chemin « civilisateur » du Blanc. Si Uncas se transforme et perd sa nature purement indienne par amour pour Cora, métisse par le sang mais blanche par la culture (elle se qualifie elle-même de sang impur), si l'amour facilite le passage de l'Indien au Blanc, c'est l'alcool apporté par les Blancs qui est en partie responsable des actes cruels de Magua, et de la mort du jeune garçon qui profite de Chutes-de-Neige lors d'une soirée bien alcoolisée avec les Blancs. Il faut savoir que beaucoup d'Indiens pensaient que cet état d'ivresse les rapprocherait des grands esprits. Principalement dans le récit de Boyden, ces excès et leurs conséquences élargissent encore le fossé relationnel entre les Blancs et les Indiens. Dans le livre de Cooper, un passage montre l'homme déchu qu'est devenu Magua aux prises de ses démons réveillés par l'alcool. « *Magua était un chef et un guerrier heureux parmi les Hurons des lacs...et il était heureux. Alors ses pères du Canada vinrent dans les bois, lui apprirent à boire de l'eau de feu, et il devint furieux* » (156-157). Uncas, lui, s'est métamorphosé en homme doux et bon, par amour pour Cora, il est la face sobre de Magua. Magua, lui, s'est détruit avec l'alcool. Ils représentent tous deux la face claire et obscure d'une même réalité. Autre résultat de l'acculturation chez Magua, ce dernier rejette même les croyances de son peuple. Il en va de même pour Isaac, le père de l'enfant de Chutes-de-Neige, qui décide de côtoyer les Blancs et prend goût à boire de l'alcool. Cependant, il est important de noter dans



cet exemple précis qu'Isaac est devenu fou suite à des mutilations et souffrances causées par les Hurons eux-mêmes. En effet, étant Iroquois, le rituel des prisonniers qu'il a subi l'aurait rendu fou par les souffrances infligées. Ainsi même si c'est son contact avec le monde blanc qui va signer sa perte, Boyden rétablit une certaine vérité quant à la brutalité des rituels indiens et la faiblesse des Indiens face aux vices des Blancs. Nous sommes encore une fois confrontés au symbole du physique versus le moral. La mort physique et mentale par les Indiens contre la déchéance morale et mentale venus des Blancs : c'est un résumé intéressant du point de vue de Boyden.

Quant à l'effet inverse, du Blanc « contaminé » par les Indiens, le phénomène est plus rare mais néanmoins visible chez Cooper à travers les personnages de Duncan Heyward et de David LaGamme. On l'observe encore moins dans *Dans le grand cercle du monde* chez le père Christophe et ses amis missionnaires. La seule contamination des Blancs par les Indiens est physique et mentale. Elle est représentée par Isaac, également victime des Iroquois et devenu fou par la suite. Chez LaGamme et Heyward, cette contamination va se traduire par leur apparence lors du sauvetage d'Alice. Pour les missionnaires cela se manifeste tout naturellement par le fait qu'ils vivent avec eux et s'intègrent à leur société même si ils ne perdent pas de vue leurs objectifs blancs et civilisateurs. Le changement des missionnaires et donc moins flagrant et spontané qu'il ne l'est pour LaGamme et Heyward. En effet, ces derniers sont obligés d'abandonner leur appareil de militaire et d'homme blanc pour s'introduire chez les Hurons et sauver Alice. Ce sont les Iroquois qui déguisent David en fou contrairement à Heyward. D'ailleurs, ce dernier, comme pour effacer toutes traces de son Indianisation ôte les peintures de son visage quand il revoit Alice. Natty relève le fait que

quand on est profondément ancré dans son appartenance culturelle et surtout lorsqu'on appartient à la haute société de l'époque, on est aveugle et on ne voit pas le monde extérieur, autrement dit le dernier rang sur ce qui serait de leur échelle sociale. « *Les squaws des Indiens ne trouveront rien à redire à votre visage bigarre ; mais les jeunes filles de sang blanc préfèrent leur propre couleur* ». (398) Ainsi à la différence de Cora et d'Uncas, Heyward ne peut se présenter comme l'amant d'Alice derrière un visage d'Indien. Cependant à la différence de Natty qui se convertit par choix à la nation indigène, aucun des Indiens de Boyden ne s'est converti au monde blanc.

Dans les deux livres, certains personnages essayent de se comprendre et de s'approprier mutuellement, que cela soit de façon temporaire dans *Le Dernier des Mohicans* ou permanente dans *Dans le grand cercle du monde*. Toutefois, les individus restent respectivement attachés à leur statut de Blancs ou d'Indiens. Ainsi, nous constatons que les seuls moments où les Blancs sont contaminés par les Indiens, cela produit les mêmes effets que dans la situation inverse. C'est-à-dire qu'ils sont conduits à la folie ou à la mort. C'est comme si l'un et l'autre clan ne pouvait survivre qu'en gardant chacun son identité et en ne se mêlant pas les uns aux autres. Voici la fatalité qui ressort de ces deux romans. Ainsi, pour en revenir à Heyward et LaGamme, même si le fait de devenir Indien pendant un temps leur a permis de sauver Alice, ils restent blancs quoiqu'il advienne et oublient vite cette transformation. On assiste dans ce cas précis, non pas à un affrontement culturel entre deux identités, mais plutôt à un rejet de cohabitation avec l'identité de l'autre. En ce qui concerne les missionnaires de *Dans le grand cercle du Monde*, cette transformation reste volontaire. Dans les deux cas, chacun se transforme dans un but précis : soit pour sauver Alice des Indiens dans le roman de Cooper, soit afin de convertir les

indigènes au Christianisme dans le récit de Boyden. Cependant, la note d'espoir réside dans le fait qu'à un moment des deux récits Heyward et le père Christophe vont réussir à dépasser les barrières raciales et vont appeler respectivement Uncas et Oiseau leurs amis.

En conclusion, *Le Dernier des Mohicans* et *Dans le grand cercle du monde* montre que les cultures occidentales et indiennes ne sont pas facilement perméables. Elles peuvent se confondre, cohabiter ou s'affronter. L'acculturation est d'ailleurs plus flagrante chez Boyden car elle sous-entend le but principal du voyage des missionnaires. Pour Cooper il s'agira davantage de voir évoluer les personnages sur la scène d'une grande fresque culturelle, telle une pièce de théâtre où personnages hybrides et transculturels se côtoient. S'ils se côtoient et se tolèrent, cela ne veut pas dire qu'ils se comprennent toujours. Par exemple, si Natty rêve d'un paradis multiculturel et hybride, il n'en reste pas moins, tout comme le père Christophe, un penseur de la 'théorie des dons' qui sous des apparences tolérantes et égalitaires est en fait pour la séparation des races. En effet, dans son 'Essai sur le don', Marcel Mauss, sociologue anthropologue qui influença Lévi-Strauss, explique que les échanges entre différentes cultures, comme ici les Amérindiens et les Européens, reposent sur le don mais également sur le contre-don. On trouve dans ce système une triple obligation : celle de donner, de recevoir et de rendre. Mais en fait, le don est de nature intéressée, que ce soit pour des raisons sociales, pour le prestige, la domination, la séduction ou la rivalité. Il est également absolument irréductible de l'intérêt marchand dans ses transactions et négociations. Or, nous avons analysé plus haut que les premiers rapports entre indigènes et Blancs étaient établis sur des échanges principalement commerciaux. Ce qui se présentait à l'origine comme un partage de richesses culturelles, sociales et économiques s'est transformé pour les colons en

volonté de dominer l'autre. Encore une fois, si on rejoint les deux ouvrages qui se situent respectivement avant et pendant la guerre de sept ans, nous retrouvons tous les éléments présentés par Bastide et Rousseau quant à ce système d'acculturation qui serait ainsi à la fois 'forcé et planifié'. (*L'acculturation selon Roger Bastide (1898-1994)*). (Marc-Adelard Tremblay et Josee Thivierge : 'La nature et la portée de l'œuvre amérindienne de Jacques Rousseau' – 1986, p.172-174).

Presque deux siècles séparent la publication des deux romans analysés. Cooper publie son roman en 1826, l'action se passe en aval de l'histoire de Boyden écrite en 2013. On peut se douter que le visage de l'Amérique du Nord a bien évolué entre temps. En effet, en 200 ans, les mœurs et goûts de lecture ont un tant soit peu changé, si ce n'est par exemple sur la question de la disponibilité et distribution du livre aujourd'hui, alors qu'il était plus rarement accessible au peuple au temps de Cooper.

### Chapitre 3 : *Le Dernier des Mohicans* et *Dans le grand cercle du monde* : Deux Œuvres de leur temps.

L'action du *Dernier des Mohicans* se situe en 1757 et celle de *Dans le grand cercle du monde* commence au XVIème siècle. Si l'histoire de Boyden peut laisser penser que les Français furent les grands vainqueurs de cette guerre, c'est sans compter sur l'histoire de cette fameuse guerre qui marquera la domination politique, économique et culturelle de l'Angleterre sur la France. Une domination de courte durée puisqu'en 1775, les colons se révoltent, et en 1783, la

nation américaine verra le jour. Les Indiens jouent un rôle crucial dans le conflit colonial des Européens et ceux qui allaient devenir les futurs Américains. Les deux camps cherchent le soutien et la confiance des Indiens. Ainsi courtisés, les Iroquois, par exemple, vont s'allier aux Britanniques lors de la guerre d'indépendance en 1779 dans le but ultime de ralentir la colonisation de leurs terres. Une expansion qu'ils ne pourront malheureusement pas empêcher. Les Indiens se retrouvent de plus en plus repoussés vers l'ouest et leur séparation et leurs différences avec les Blancs ne cessent de s'accroître. Ce n'est pas faute de signer de nombreux traités d'accords. On en compte plus de 400 à cette époque qui ne seront jamais profondément respectés, en particulier par le jeune peuple américain ! Faute de ne pouvoir faire respecter suffisamment leurs droits par les traités, l'énergie du désespoir mènera les Indiens à reprendre les armes, mais en vain. Ainsi, par exemple, pendant la guerre des Sioux de 1862 où le mécontentement de ce peuple tourne à la révolte, les guerriers Dakotas sont massacrés, contribuant à la diminution nette de leurs effectifs avant la reddition de ces derniers, suivi plus tard dans l'année par l'exécution de masse d'une trentaine de Dakotas, et finalement la suppression de leurs réserves. Il s'agit là de l'anéantissement total d'une tribu. Un autre conflit qui sera en fait l'une des dernières guerres que livreront les Indiens, est la Guerre des Bannocks de 1878 entre Apaches et l'armée des Etats-Unis. Là encore, les armées indiennes seront dominées par l'armée américaine et les Bannocks restants seront internés dans des réserves où ils seront maltraités. Finalement, comment ne pas mentionner le massacre en 1890 de Wounded Knee dans le Dakota du sud où les Indiens de la tribu des Lakotas n'auront pas le temps de s'armer contre l'agresseur américain qui tuera plus de 350 Indiens - guerriers, femmes et enfants. On peut donc dire qu'entre les conflits avec les Européens et les Américains, les guerres intertribales et cette dernière lutte contre l'expansion de la colonisation, les indigènes se

retrouvent désemparés et dépossédés, dès la moitié du XIX<sup>ème</sup> siècle. A la différence des Iroquois, qui par des unions avec d'autres tribus arrivent à résister, les Indiens de l'Est se voient petit à petit disparaître. Ainsi si *Dans le grand cercle du monde* nous montre les prémices de l'inévitable, *Le Dernier des Mohicans* nous en rapproche davantage. Contrairement à Boyden dont l'œuvre a pour but principal de donner la parole aux Indiens sur l'histoire qu'ils ont vécus au début du processus de colonisation sous forme d'évangélisation, on peut supposer que James Fenimore Cooper, quant à lui, écrit une fiction historique pour l'adapter à la problématique de l'époque. Ainsi, tous les deux cherchent à travers leur plume et avec les données de leur époque respective, à s'interroger sur la décimation des Indiens.

Certes, raconter l'histoire des Indiens, ou même s'en inspirer, ne doit pas être une tâche aisée pour les écrivains. En effet, même si à travers leurs livres, Cooper et Boyden ont souhaité faire plus que de raconter une simple histoire, en nous exposant par le biais littéraire l'Histoire de l'extinction de la civilisation indienne, reste à savoir si leurs desseins sont réellement porteurs d'une réalité vécue comme Boyden le dit dans la première citation « *La justice passe par la recherche de la réalité vécue* » (Philippe Lancon : *Liberation*. « *Nous Hurons tous au paradis* » juillet 2014), ou si ils n'ont pas plutôt contribué à faire perdurer le mythe de l'Indien, aussi erroné soit-il. Celui du « Noble Man » comme Mark Twain aimait le nommer, un mythe qui connaîtra un grand succès littéraire et culturel car irrévocablement apprécié par les lecteurs du monde entier, piqués par la curiosité de connaître cet autre qui fascine et fait peur. L'Indien fascine-t-il par sa réalité ou sa fiction mythique, par ce qu'il est dans l'histoire ou ce qu'il devient dans l'imaginaire des écrivains et dans la perception collective et culturelle de sa personne ?

Pour répondre à ces questions, il serait bon de comprendre la perception des œuvres analysées dans un monde devenu blanc, avant d'étudier de quelle façon l'Indien a été mythifié par les écrivains. Ainsi, on verra comment la littérature a permis à l'Indien de (re)trouver sa place dans l'Histoire.

- *Les Indiens racontés dans un monde devenu Blanc*

La disparition de l'indigène au fil des siècles n'est pas un mythe. Du mélange des races aux guerres et luttes anticoloniales jusqu'aux pseudo-accords consensuels, la culture européenne a fini par l'emporter sur celle des Indiens. On peut même parler d'assimilation et non d'acculturation puisque nous sommes bien devant l'effacement d'un monde au profit de l'autre comme étudié en amont. C'est peut-être par acquis de conscience que les colons ont alors choisi de développer toute sorte de mythes, voire de stéréotypes autour de l'Indien. En effet, la mythification de l'Amérindien du Far West se base en général sur une interprétation de la sauvagerie. Ainsi par exemple, dans l'imaginaire américain, des grands chefs indiens comme Sitting Bull ou Geronimo ont joué un rôle très important dans la composition et conception de cette image du 'Sauvage'. Ils représentaient alors l'idée de la liberté, des espaces vides et sauvages, mais surtout les défis que les colons ont dû affronter pour les « dompter » en même temps qu'ils avançaient et s'accaparaient petit à petit le territoire de l'Ouest. Cependant, Buffalo Bill, ancien chasseur de bison, organise en 1883 un spectacle relatant l'histoire des cowboys et des Indiens, et il parcourt l'Europe et les Etats-Unis avec sa mise en scène des grandes batailles entre Amérindiens, cowboys et armée américaine. Il n'est pas certain qu'il n'y ait pas eu des témoins 'blancs' vivants pour affirmer ou infirmer les

histoires de Buffalo Bill. Mais ce dernier a davantage contribué à une mythification du Far West, plus qu'à une diabolisation du « sauvage » puisque pour lui les Indiens étaient les 'amis' des 'vrais Américains'.

Les premiers stéréotypes ne dateraient pas du XIXème siècle mais plutôt du XVIIème siècle. En effet, Jacques Cartier aurait laissé des écrits soulignant l'aspect « sauvage » et donc « naturel » des peuples et tribus qu'il aurait rencontrés. Par « sauvages » il entendait « enfantins, fragiles et non contaminés » (*Article de Elisabeth Kennel, professeur agrégée de Lettres modernes : Le mythe du bon sauvage - 2012*). En un sens, on peut dire que Cartier avait une image assez pure des Indiens en arrivant sur leur territoire. Pour lui, leur manque de pudeur, du fait qu'ils étaient nus ou presque, marquait leur innocence et non pas leur sauvagerie. Rousseau, rappelons-le défenseur de la cause indienne, disait que « *L'homme naît naturellement bon et heureux, mais c'est la société qui le corrompt et le rend malheureux.* ». (*Discours sur les sciences et les arts, 1750. 1<sup>er</sup> discours*). Rousseau fait ainsi de l'état pré-civilisationnel une époque de paix et défend le mythe du bon sauvage, pur face à l'homme civilisé perverti. Mais, nous l'avons vu, tout cela est aussi tout à fait stéréotypé et ethnocentrique ! Par civilisation, on entend ici l'esprit réducteur qui caractérise la civilisation européenne, pour qui il n'en existe pas d'autre. Mais les Amérindiens opposent à cet ethnocentrisme de la pensée occidentale leurs propres civilisations. Donc, les personnes qui vivent dans l'état de nature, sont naturellement pures et « Nobles ». A la différence du *Noble Sauvage* qui apparait notamment avec Mark Twain un siècle plus tard au XIXème siècle, les écrivains des lumières comme Diderot ont une autre vision de l'Indien. Les philosophes des



Lumières indiquent que tout le monde et toutes les sociétés produisent des cultures et des individus dignes et ce quelques soient les conditions dans lesquelles ils vivent ! Ainsi, les Lumières ont tenté d'humaniser les Indiens, dans l'espoir de les démythifiés. Dans le livre de Cooper, l'Indien est plutôt noble non pas par son état de nature mais parce qu'il lutte pour conserver son indépendance. La vision de ce dernier est donc plus romanesque et héroïque. Les Indiens défendent leur droit à une indépendance que les colons américains cherchent encore à établir. Cependant, pour Cooper, aussi noble que soient les traits des Indiens, il ne protège pas leur identité propre, et les fait passer par une réduction du genre. Le plus étonnant, c'est qu'une des vérités qui semble ressortir du *Dernier des Mohicans* est que la guerre a été gagnée par eux puisque les Anglais ne s'en seraient pas sortis sans eux. Ainsi les Blancs sont les grands gagnants de cette histoire puisqu'ils sont à la fois les vainqueurs de la guerre et les narrateurs du récit.

C'est pourquoi, environ deux siècles plus tard, Boyden a souhaité réviser l'histoire telle qu'elle fut racontée par les Américains comme Cooper. Il souhaite que l'on prenne en compte la version amérindienne des faits passés. C'est pourquoi, à la fin de son livre, il consacre une dernière page à une dernière voix, celle-ci anonyme. Celle d'un Indien qui conclut cette histoire en déclarant : « *Avant l'arrivée des Corbeaux, nous avions la magie, l'orenda (puissance spirituelle à laquelle croient les peuples indiens) (...) Lorsque les Corbeaux sont venus croasser que notre orenda était impure, nous avons commencé par rire. Et Aataentsic aussi (vénérable grand-mère qui préside à l'ordonnance du monde chez les autochtones) mais elle ne riait pas pour les mêmes raisons que nous. Elle avait vu le nid que les Corbeaux avaient entrepris de construire (...) une bande de cuir attachant nos ballots alors même que nous les regardions dans les yeux.* ». (595) De plus, si pour Cooper, les Hurons étaient les méchants de l'histoire,

selon Boyden, leurs combats étaient moins motivés par la soif de sang que par la protection des patrimoines et de leurs familles respectives. Cependant, l'agression et le non-respect des peuples entre eux sont présentés différemment selon qu'il s'agisse des Indiens ou des Européens. Ce qui semble transparaître de l'histoire et de la littérature analysées ici est un déséquilibre dans la perception générale des Indiens et des Européens : d'un côté les Européens exercent une violence plutôt morale par le manque de respect envers les Indiens qu'ils considèrent comme des primitifs, et de l'autre les Indiens, qui, par coutumes, par esprit vengeur ou par soif de sang, exercent une pression physique de rejet du Blanc, dans la mesure où il est clair qu'historiquement, les Européens ont commis des actes d'une extrême violence envers les Indiens. Les murs d'incompréhension entre ces deux groupes sont bel et bien dressés, et ils seront à l'origine d'une injustice sociale et psychologique dont on retrouve les racines dans la fabrication des mythes et stéréotypes de l'Indien.

Ainsi, dans les deux livres mais principalement dans *Dans le grand cercle du monde*, on constate l'intolérance des Blancs pour les croyances et les mythes des Indiens. En effet, ces derniers sont animistes. Ils croient en une puissance spirituelle appelée l'*orenda*. Ils conçoivent le monde comme un « Grand Tout » dans lequel les éléments naturels et surnaturels coexistent. Ils honorent un Dieu créateur et unique appelé « Le Grand Esprit ». Si l'on revient à la séparation des deux idées qu'autochtones et Européens ont de la création, soit la nature supérieure à l'homme chez les Indiens, et l'homme supérieur à la nature pour les Blancs, on en déduit que dès l'origine et comme le dit Roger Bozetto dans *Les premiers savant fou (2010)*, quand il cite le philosophe Platon dans son analyse sur les mythes de Prométhée et de Gygès : « Ces deux conceptions ou mythes sont deux récits empruntés à un

*fond culturel, mis au service de deux thèses politiques et morales affrontés* ». Il était alors certain que les Blancs, en colonisateurs, décident d'imposer leur religion, le christianisme, et de ne pas laisser les Indiens croire en ce qui restait pour les Blancs vide de sens. Dans le livre de Boyden, cette incompréhension est bien soulignée chez le père Christophe quant aux croyances indiennes, mais également quant à la personne qui sert d'intermédiaire entre le monde des esprits et le monde des vivants, la chamane Petit Oie. « Une dernière réflexion à propos d'un fait que je trouve à la fois fascinant et épouvantable. En matière d'esprit, ces sauvages croient qu'il existe en nous une force vitale similaire à ce que nous catholiques croyons être l'âme. Cette force s'appelle l'*orenda*. C'est le côté fascinant. Le côté épouvantable, c'est que ces pauvres créatures égarées croient non seulement que les êtres humains, mais aussi les animaux (...) possèdent une *orenda* ». (45- 46) « A en croire la rumeur, Petite Oie l'illusionniste y assistera, et j'en suis ravie. J'ai préparé quelques tours à ma façon pour la contrer si elle décidait de venir ce soir ». (297)

- Les deux œuvres et leur époque : Réception et perception
  - La plume de l'auteur face à l'histoire Amérindienne

Dans la littérature du XIXème siècle, le genre romanesque est à la mode, comme avec les grands romans de Walter Scott dont s'est inspiré Cooper. Ainsi, même si des auteurs tel que Cooper souhaitent faire entendre au public de son époque que *Le Dernier des Mohicans* est un roman historique, il n'en demeure pas moins une œuvre issue de son invention. De fait, son livre médite avec une certaine nostalgie sur la disparition des Amérindiens, tout en

annonçant la naissance des Etats-Unis. Il n'est pas moins sûr que les lecteurs contemporains, après trois siècles, ne le considèrent pas davantage comme un roman d'aventures que comme un récit historique. Dans tous les cas, le but du romancier n'est-il pas aussi de rendre les personnages vivants avant que le lecteur puisse à son tour vivre l'histoire des protagonistes? Ainsi, le lecteur peut « vivre » l'histoire. C'est sûrement ce que Boyden a voulu faire lorsqu'il a écrit *Dans le Grand cercle du monde*. Que le lecteur se reconnaisse dans ses personnages afin de cerner l'histoire et son enjeu. L'écrivain agit alors en « secrétaire de l'histoire ». Mais même si il rend compte de la société à un moment donné de l'histoire ou au fil du temps, c'est peut être cette nostalgie que ressent le public à la lecture d'une œuvre qui fait que celle-ci traverse le temps et les époques, et ce, quelle que soit la raison, le sujet ou les personnages qui l'aident à s'en souvenir.

Les nostalgiques du roman de Cooper doivent encore chercher à comprendre pourquoi Uncas n'a pu vivre son histoire d'amour avec Cora. C'est comme si l'amour ne dépassait pas le clivage racial, et ne pouvait exister dans ces conditions. Cet amour impossible, à la Roméo et Juliette, n'a pour seule compensation que de devenir légende. A la fin de son récit, Cooper suggère que le temps n'oubliera pas le destin tragique des deux amants et comment leur histoire d'un impossible amour passera ainsi au niveau de légende: « *Pendant bien des années, l'histoire de la jeune fille blanche et du jeune guerrier des Mohicans charma les longues soirées (...)* ». 529 Le récit de Boyden est aussi nostalgique à la fin, quand Oiseau, seul rescapé des trois voix, se retrouve avec sa seconde femme et qu'il constate que, malgré tous les efforts de chacun, les Indiens sont voués à disparaître et que ce n'est que le début de l'inévitable, à savoir la colonisation de leurs terres par les colons blancs. Ainsi même l'Indien sait et reconnaît sa

fatalité et son sort maudit : il devient un peuple sans avenir, Indien au sens propre, mais converti aux mœurs et coutumes de l'occidental. Cooper, à travers le personnage de Chingachgook souligne à un moment la part de responsabilité des Blancs pour le destin des Indiens : « *les Blancs ont dépouillé...* » (p.467) La nostalgie est plus présente dans le roman de Cooper que dans celui de Boyden, puisque Cooper consacre tout son dernier chapitre à raconter que l'histoire d'Uncas, dernier des Mohicans, perdure dans l'esprit des Indiens, toutes générations confondues et ce, depuis sa fin tragique. Dans *Dans le grand cercle du monde*, les causes de la mort du père Christophe et de la jeune Chutes-de-Neige sont plus atroces et plus proches de la réalité que celles de la mort tout aussi tragique mais plus héroïque et épique d'Uncas. En effet, Uncas meurt dans un acte de bravoure pour sauver sa dulcinée. Chutes-de-Neige, elle, meurt empoisonnée par un jésuite que la barbarie des Iroquois a rendu fou. Quant au père Christophe, il meurt en subissant des actes de barbaries infligés par les Iroquois pendant leur l'assaut du camp français.

A noter que si le père Christophe est un personnage fictif, il est bel et bien inspiré d'une histoire vraie. Celle de Jean de Brébeuf, père jésuite qui écrivit un journal où il expliqua avec admiration le mode de vie et les mœurs de ces peuples. Ces notes qui furent reproduites par la suite dans les *Relations des Jésuites* sont de nos jours précieuses pour nous aider à comprendre la vie des Hurons avant les guerres et les épidémies qui décimèrent leur population. Il s'agit d'écrits qui couvrent une période de dix-huit années, de 1630 à 1648, et qui traduisent 15 ans de vie chez les Hurons. Il a même écrit, tout comme le père Christophe et ses compagnons dans le livre de Boyden, que « *son travail de conversion fut bien difficile et peu efficace* » (Article sur *Les martyrs de la nouvelle France* d'après les écrits de Jean de Brébeuf : *Les Relations des Jésuites* – 1630/1648). Il expliquera également avoir été sauvagement battu, et

comment la chapelle qu'ils avaient construite fut détruite. La fin du livre de Boyden est aussi étroitement lié aux faits que relatent le jésuite, c'est-à-dire qu'en 1642, les guerres entre camps, qu'ils soient Indiens ou Blancs, commencèrent car les Iroquois, soutenus par les Anglais dans leur entreprise mirent en branle une vaste offensive contre leurs anciens ennemis les Hurons et leurs alliés Français. Ils bloquaient les routes commerciales et multipliaient les pillages et les massacres sanglants. En juillet 1648, les Iroquois attaquèrent les missions de Saint Joseph et Saint Michel en Huronie. Tout comme le chapitre qui clôt la vie du père Christophe, le père Jean de Brébeuf fut retenu prisonnier et subit une des plus horribles et atroces tortures des annales de la chrétienté. Des tortures qui furent rapportées par Christophe Regnault qui put voir le cadavre. Les détails décrits par ce dernier sont quasi similaires à ceux que décrit Boyden dans son livre à propos du père Christophe. En effet, les détails du corps sauvagement battu, de la chair des bras et des jambes arrachée, et le fait de l'avoir aspergé d'eau bouillante pour ridiculiser le sacre du baptême, tous ces faits sont clairement présents dans *Dans le grand cercle du monde*. Concernant la part de responsabilité des Indiens, elle se trouve dans le fait qu'ils se sont eux même fourvoyés en prenant plaisir à boire de l'alcool, au point où la raison n'intervenait plus et la sauvagerie et la cruauté prenaient possession des corps et des actions. Dans le récit de Boyden, Oiseau et le père Christophe tentent tous deux de faire entendre raison aux Indiens qui par tristesse ou par plaisir sont plongés dans le cercle infernal de l'alcoolisme. Boyden blâme dans cette histoire et les Indiens et les colons, alors que Cooper semble plus donner la responsabilité aux Blancs qui ont apporté ce 'poison' aux Indiens. Cooper était un écrivain précurseur puisque la reconnaissance des torts occidentaux, dans leur manière de gérer la colonisation et les rapports entre colonisateurs et Indiens, n'a eu lieu qu'au XXème siècle, dans les années 1970 : mais faut-

il nécessairement une seule partie responsable ? Un méchant et un gentil ? C'est aussi ce manichéisme que Boyden combat, non ? Est-ce à cette époque tardive (et réparatrice quant à la responsabilité de ce génocide) que l'Indien revient transformé par toute la force de son mythe, est-ce à ce moment-là qu'il rejoint sa figure d'indigène incompris ou celle du personnage poétique et romancé de la littérature ? Difficile de répondre avec exactitude à cette question ! Ni l'un ni l'autre des deux auteurs ne semble choisir un camp en ce qui concerne la place des Indiens dans l'histoire. En effet, Cooper et Boyden n'ont pas vraiment d'idées bien arrêtées sur la question.

Certes, chez Cooper on serait tenté de dire avec Magua que les méchants sont les Hurons puisque ce dernier est d'origine Huronienne. Ceci malgré le fait qu'il soit supposé au début de l'histoire avoir été chassé de sa tribu. Chez Boyden, ce serait plutôt les Iroquois puisque ce sont eux qui envahissent les Hurons et les français, qui tuent la famille d'Oiseau au début de l'histoire et le père Christophe à la fin, et qui tentent de violer Chutes-de-Neige alors qu'elle est elle-même Iroquoise de souche. Cependant, on trouve toujours un moment dans les deux récits où la balance s'inverse. Du côté de Boyden, lorsqu'Oiseau fait subir toute la nuit des souffrances aux Iroquois avec pour seule défense de l'auteur, le fait qu'il s'agisse de rituels ancestraux. Le fait est que la scène est décrite avec une telle violence qu'il devient légitime de plaindre ces pauvres Iroquois devant tant de barbarie. « *Les deux prisonniers les plus âgés arpentent tour à tour la maison- longue dans toute sa longueur. Ils sont nus et ont les mains liées devant eux. (...) Une femme déterminée brûle les organes génitaux de l'homme silencieux avec un tison rougeoyant. En vain, ni l'un ni l'autre ne pousse le moindre cri (...)* A mon signal, mes guerriers prennent leurs couteaux les plus aiguës pour scalper les

*prisonniers avant de leur déverser de la poix brulante sur la tête ». 337-343*

Chez Cooper, lorsque la guerre éclate entre les Français et les Anglais soutenus chacun par leurs alliés indiens respectifs, Hurons comme Iroquois tuent sauvagement leurs ennemis et prennent leurs squaws. Un rituel commun aux deux tribus. Contrairement aux idées reçues, les Iroquois étaient une confédération de tribus avant de devenir une tribu à part entière. On les appelait les Iroquoiens plus précisément. Boyden nous prouve dans son livre que Hurons et Iroquois peuvent s'allier voir s'aimer puisque Oiseau adopte deux jeunes Iroquois et que la jeune Chutes-de-Neige tombe amoureuse d'un Huron, membre de la tribu. Ainsi pour Joseph Boyden, il est plus facile de lier les Indiens entre eux, même issus de tribus différentes, plutôt que d'essayer de rassembler Blancs et Indiens. Cooper s'intéresse plus au problème relationnel entre Blancs et Indiens. On se doute que les Iroquois et les Hurons sont en guerre simplement du fait qu'ils ont choisi chacun un camp différent. De plus, le peuple qui intéresse davantage Cooper sont les Mohicans, un peuple encore à part. Boyden tranche peut être plus que Cooper et décrit davantage les Iroquois comme des guerriers sans scrupules. On ressent mieux la haine des Iroquois pour les Hurons que l'inverse puisque les Iroquois considèrent les Hurons comme des lâches, incapables de résister à l'invasion des Blancs, ce qui reste en contradiction avec leurs actes puisque il est bien souligné dans le livre de Cooper que les Iroquois se sont alliés aux Britanniques. Cooper lui, faute de connaissances, brouille un peu les pistes. Il est dur de voir une réelle différence entre les Hurons et les Iroquois. Même Magua apparaît quelquefois comme un Huron travesti en Iroquois. « *Un Huron ! répéta le chasseur en secouant encore la tête avec un air de méfiance manifeste ; c'est une race de brigand peu importe par qui ils soient adoptés !* ». (57). Si l'on suit Cooper dans l'extrait ci-dessus, les Hurons seraient la cause de



l'extinction du peuple des Mohicans donc, les méchants de l'histoire. En effet, si l'on considère Magua comme un Huron, c'est lui qui tue Uncas. Uncas est le dernier des Mohicans. Par conséquent, Magua le Huron a tué le dernier des Mohicans. Les Mohicans sont définis comme au-dessus des autres nations indiennes car la plus ancienne d'entre elles. Ce serait les Hurons qui auraient coupé la racine de leur culture indienne. Uncas, qui représente à lui seul le passé et le futur des Indiens de sa tribu, meurt, laissant l'avenir de son peuple entre les mains du seul rescapé, Natty, blanc par le sang et indien par la culture. Du roman de Cooper, on pourrait alors tirer deux conclusions et messages distincts. D'une part, la survivance de Natty nous amènerait à comprendre que le seul à qui doit appartenir le nouveau monde est l'homme blanc, même sous couvert culturel et identitaire indien. D'autre part, Natty est blanc mais choisit de rester vivre loin de la civilisation et de garder sa figure hybride. Dans ce cas cela semblerait indiquer que Blancs et Indiens sont alors dans une phase d'hybridation où les races et les cultures se mélangent pour éventuellement et de manière utopique ne former qu'une seule et même nation *'indo-américaine'* baignée d'hybridité. De ces deux voies, le sort des Indiens aura été celui imposé par la colonisation et l'extermination de certaines tribus.

Quant à Boyden, il souhaite redonner une légitimité au peuple Huron. Cependant même s'il se veut défenseur des Indiens pour rétablir leur réalité et regarder l'histoire de leur point de vue, il reste en fin de compte impartial et se refuse à prendre parti. En effet, parmi les trois voix qui font la fabrique du roman, il y a un blanc. On constate que, s'il est vrai qu'en général les Blancs nuisent aux Indiens, les Indiens n'ont pas besoin des Blancs pour s'entretenir. En effet, si les Iroquois envahissent les camps de Blancs et s'ils les torturent, ils en font de même avec les Hurons. Mais dans les deux cas, le choix de vie impartie aux Indiens par les colons n'est pas des

plus favorables car il se résume à deux alternatives : l'intégration ou l'élimination. Boyden n'a peut-être pas tort lorsqu'il dit vouloir contrecarrer les idées reçues qui ont pu, non pas justifier mais apaiser la conscience des américains au sujet de la destruction des Indiens. L'historien français Matthieu Le Hunsec expose le fait « *qu'il faut à un moment donné arrêter d'alimenter et de renforcer le folklore sur certains des aspects des tribus indiennes, comme par exemple la pratique du scalp qui semble aller de pair avec l'identité de l'Indien* » (Agora Vox. *L'Histoire sans idées reçues p.1* – 2007, Matthieu Le Hunsec pour le site [custerwest.org](http://custerwest.org)). Un dialogue entre Oiseau et le père Christophe dans le récit de Boyden souligne ce point. « Accorde-leur la vie sauve. C'est ainsi que ton peuple agit avec les prisonniers ? demande Oiseau (...) Ce que vous projetez de faire n'est que barbarie, dit le père Christophe. Il est vrai que mon peuple n'en est pas exempt, mais ce n'est pas pour autant qu'elle se justifie. Tu n'interrompras pas le cours des évènements dit Oiseau. Nous sommes en guerre. Et pour nous cette nuit, ce sera la guerre du deuil ». (331) Ainsi, aux yeux d'écrivains contemporains tel que Joseph Boyden, les auteurs de romans indiens du XIXème siècle, notamment ceux qui se rangent dans la même catégorie que Cooper, ont en quelque sorte diabolisé et décrédibilisé l'image de l'Indien. Cependant, il est juste de reconnaître que Cooper, à travers *Le Dernier des Mohicans*, adresse une part de responsabilité aux Américains, ce qui était sûrement assez audacieux au XIXème siècle.

Beaucoup de critiques compareront le genre narratif de son roman aux œuvres de Walter Scott, telle que *Warverley* écrit en 1814 ou *Quentin Durward* en 1823. Walter Scott est un poète et écrivain Ecossais du XVIIIème siècle, considéré comme l'inventeur du roman historique. Dans *Quentin Durward* notamment, Scott se fonde sur des faits historiques 'librement

retravaillés' et offre un portrait exact de plusieurs figures historiques, notamment, Charles le Téméraire, Duc de Bourgogne et le Cardinal de La Balue. Il analyse également les différences entre les cultures écossaise et française. Ainsi, en utilisant la même dynamique d'écriture, Cooper met en scène dans *Le Dernier des Mohicans* les rapports entre les Indiens et les colons et les confrontent à l'histoire, celle de la bataille de Fort Henry. Une histoire où les antagonismes de classes, de peuples, ou de religions créent, en abaissant ou en éliminant les uns ou en prenant le pouvoir sur les autres, des situations dramatiques.

Ainsi, les écrivains utilisent leur plume afin d'exprimer leur perception de l'Histoire des Amérindiens. Ils racontent la vie de ce peuple déraciné de ses propres terres, chacun avec leur propre vision de la réalité, par le processus de fiction. Mais qu'ils le veulent ou non, en écrivant sur un passé trouble et toujours d'actualité sans l'avoir vécu, la réception de leur travail narratif par certains historiens, lecteurs ou autres écrivains restera toujours péjorative voire ethnocentrique même si comme Boyden, des auteurs pensent se rapprocher de l'Histoire Amérindienne.

L'historien Américain Daniel K Ritcher s'exprime sur la question dans un de ses ouvrages intitulé *Facing East from Indian Country* (2003) qui raconte de manière audacieuse le récit de trois figures amérindiennes que sont Pocahontas, Catherine Tekakwitha et le guerrier Algonquin Metacom aussi connu comme le roi Philippe. Il fait de leur histoire respective un roman, de la vie d'un saint, à la destruction d'un « noble sauvage » du point de vue Européen mais également Amérindien. Son but étant d'imaginer une histoire alternative à celle de Christophe Colomb située trois siècles après la découverte du nouveau monde. Ainsi, Ritcher reconstruit l'expérience

Amérindienne de l'Europe. A la différence de Boyden, Daniel K Ritcher est historien mais tout comme l'auteur de *Dans le grand cercle du monde*, il a utilisé de nombreuses sources officielles pour construire son travail tel que des articles officiels d'Etat, des rapports militaires ou des écrits religieux. Cependant bien que sa qualification d'historien lui donne plus de crédibilité quant à sa perception et description de l'histoire, il se sert de sa plume et de sa rhétorique afin de faire comprendre aux lecteurs de la même manière que l'aurait fait l'historien Carl Becker que « *l'histoire est une création imaginative* ». Le livre de Ritcher publié au moment le plus fort de ses recherches et de ses études a lui aussi connu un vif succès auprès du public.

Ainsi, on peut se poser la question de savoir ce qui compte pour le lecteur lorsqu'il lit un roman. Est-ce davantage l'envie de se laisser transporter par une histoire qui lui parle et qu'il comprend, qu'il s'agisse de l'Histoire imaginée ou réelle, ou celui de chercher à décrypter la revendication qu'on peut trouver derrière le travail de l'auteur ou encore de lire l'Histoire à travers une histoire?

Tout ceci est certainement une affaire de personne et de goût littéraire. Si l'on prend l'exemple du *Dernier des Mohicans* et de *Dans le cercle du grand monde*, il est quasi certain qu'aucun des deux romans ne fera l'unanimité. De plus un lecteur peut avoir adoré lire *le Dernier des Mohicans* puisqu'il s'est laissé transporter par cette épopée romanesque et ne pas aimer le livre de Boyden car trop violent et trop réaliste à ses yeux. Au contraire un autre lecteur peut ne pas avoir été réceptif à l'œuvre de Cooper mais davantage à celle de Boyden. Un troisième lecteur peut simplement avoir lu les deux et apprécier ou non ce qu'ils lui offraient.

Pour y voir plus clair sur les motivations et réactions du lectorat, il faut alors évaluer la

critique et le succès des deux œuvres, afin de se poser les questions suivantes : Mesurer le succès d'une œuvre est-il une histoire de goût ou de genre ? Une certaine reconnaissance du contexte social qui nous interpelle ? Ou encore affaire de réception et de perception personnelle ?

- Critiques et succès

Dès sa publication, l'ouvrage de James Fenimore Cooper connaît un succès retentissant en Amérique mais aussi en Europe. *Le Dernier des Mohicans* intègre l'histoire-- romancée, certes, mais histoire néanmoins-- des Indiens dans la littérature américaine et l'exporte à travers le monde. Cependant, à l'époque où paraît le livre, George Sand, critique, écrivain et romancière française voit à travers l'œuvre de Cooper la reconnaissance du « péché originel » de toute une nation, celle des Etats-Unis d'Amérique. En effet, dans une lettre à un ami parue en 1846, Sand relate sa rencontre à quelques encablures de chez elle avec les peaux rouges. Elle explique sa fascination pour un peuple dit primitif, confronté à la société occidentale. Inspirée dans son récit par sa lecture du *Dernier des Mohicans*, elle admet que son admiration pour les Etats-Unis ne l'empêche pas de constater que ce pays s'est construit sur une extermination. (Relation d'un voyage chez les sauvages – Les éditions Sonneur 2010, p.10).

Finalement, même si les époques et les styles narratifs diffèrent, *Le Dernier des Mohicans* et *Dans le grand cercle du monde* sont bien deux œuvres de leur temps, de leur mode, sur le plan historique et narratif. Cependant, il était sûrement plus souhaitable pour James Fenimore Cooper dans son statut d'écrivain du XIXème siècle de garder cette forme du « politiquement correct », comme on le dit aujourd'hui, c'est-à-dire, d'adoucir son discours sur le sort subi par les Indiens afin de ne pas outrager ou offenser la

conscience américaine de l'époque. De son côté, Boyden a eu accès à davantage d'outils de recherche et de témoignages que Cooper. Les deux ouvrages analysés bien que se passant avant la guerre d'indépendance sont des récits de base qui tentent de définir un nouveau genre, la littérature amérindienne. Chez Cooper nous assistons à la pose d'une fondation quelque peu maladroite et réductrice de cette littérature, et chez Boyden il s'agit de renforcer tout en l'améliorant cette fondation en mêlant le vécu au littéraire, en confrontant l'histoire à la fiction. Chacun à sa manière constitue des sources littéraires sur l'origine et la continuité des relations entre Indiens et Blancs et vont tous deux dans le sens de l'histoire sans en garder la rigueur et l'objectivité. Malgré l'histoire qui traverse leurs œuvres, Boyden et Cooper restent intimement liés à une entreprise littéraire.

Il est vrai que Cooper a une vision plus manichéenne des choses, peut-être plus fantasmée et imaginaire, et certainement plus poétique que Boyden. Un imaginaire littéraire fascinant qui reste attaché à l'histoire, même déformée et transformée, des Indiens.

- L'Autochtone : Un mythe littéraire?

Il reste difficile d'identifier les origines précises des tribus amérindiennes qu'elles soient notamment Iroquoises ou Huroniennes. En contrepartie, nous avons plusieurs mythes qui existent et parlent universellement à leur sujet, à leur place, comme si l'identité indienne avait été détournée d'un passé inconnue ou presque et ensuite figée dans son acceptation culturelle d'un mythe inébranlable.

Si l'on regarde certaines parties de l'histoire, principalement lorsqu'elle remonte de loin, il est plus aisé de suggérer que d'affirmer. Mais les mythes et les légendes forment peut être une réalité de l'histoire et non la réalité avec un grand 'R'. Y-a-t-il vraiment une réalité unique ou la réalité dépend-elle juste de la vision que chacun en a ? Cette considération nous amènerait à accepter le fait qu'il existe plusieurs réalités pour un même fait, plusieurs histoires, plusieurs images. Le cas des deux romans ici comparés présente deux exemples irréfutables de l'impossibilité de s'arrêter sur une seule réalité, car même romancée, l'identité indienne n'en ressort pas moins plurielle, hybride, complexe. Dans ces deux romans, il n'y a pas un Indien stéréotypé, mais plusieurs images de ce personnage énigmatique qui viennent court-circuiter la rigidité du mythe et remettre en question sa nature et son identité.

On a déjà étudié en amont quel était le mythe de l'Indien du point de vue blanc dans les deux histoires. Il serait bon d'aborder ici la question du mythe, de retourner à sa définition et de voir comment le mythe indien, en particulier celui des Hurons et des Iroquois, a été transcrit en et par la littérature.

Selon le mythologue et romancier Mircea Eliade, « *un mythe est d'abord oral et collectif et il est véhiculé par une tradition orale avant d'être mis par écrit dans des textes singuliers* ». (Aspect du Mythe – 1995) Si l'on suit l'ethnologue et anthropologue français Claude Lévi-Strauss dans son essai *Anthropologie structurale* (1958/74), « *Un mythe se rapporte toujours à des événements passés avant la création du monde ou pendant les premiers âges en tout cas il y a longtemps. Cependant, les événements apportés à un mythe sont censés se dérouler à un moment du temps, et forment aussi une structure permanente qui se rapporte*

*simultanément au passé, au présent et au futur* ». A cela il ajoute : « *On dirait que les univers mythologiques sont destinés à être pulvérisés à peine formés, pour que de nouveaux univers naissent de leurs débris* ». (*Ibid. Chapitre IX. La structure des mythes*). Ainsi, on comprend qu'un mythe est d'origine plurielle, et ses éléments concrets sont plutôt attachés à différents symboles, et à différentes formes, qu'à une seule réalité. Georges Dumézil, spécialiste de la mythologie ira même jusqu'à dire à la fin des années 1930 à propos des récits sur les premiers temps de Rome : « *Ce qu'on prenait pour des récits historiques étaient en fait des mythes* ». (Magazine Sciences Humaines : Article de Thomas Lepeltier - 2011 : *Georges Dumézil : Entre mythe et histoire*) De ce constat, il ressort que mythe et histoire peuvent être souvent confondus tant ils travaillent sur une matière similaire: il n'y a pas d'histoire sans mythe et de mythe sans histoire. Ceci semble être le cas pour les Indiens des deux romans étudiés, et plus largement de toute l'histoire et la mythologie indienne du continent amérindien.

D'un point de vue général, la mythologie nord-américaine appartient à des peuples dont les caractéristiques sociologiques, qu'il s'agisse de l'ethnie, de la langue et de la culture, peuvent être opposées et disjointes. Ainsi par exemple, certaines tribus comme les Nez-percés de l'Idaho et les Naskapi du Labrador auraient pour seuls liens qui les unissent le continent sur lequel elles vivent, depuis la formation naturelle à l'ère glaciaire du passage terrestre entre l'Asie et l'Amérique : il s'agit en effet du détroit de Béring que ces tribus nomades auraient emprunté pour s'installer sur les terres « américaines ». Bien plus tard, les conquêtes européennes qui sont venues transformer de façon insidieuse et brutale leurs droits à la terre, les rapproche aussi. Quant aux mythes de l'autochtone, en particulier celui des Hurons et des Iroquois, ce qui



est à la fois surprenant et non moins dénué de sens, c'est que leurs créations ressemblent de près à l'histoire de *Romulus et Remus* et de la construction de Rome. Rappelons que cette histoire fait partie de la mythologie romaine et qu'elle raconte l'origine de la naissance de Rome : comment deux frères jumeaux désireux d'établir leur propre site à l'endroit où ils avaient été abandonnés se seraient disputés le droit de nommer la ville et de la gouverner. Concernant les Amérindiens, le mystère de la création même du monde semble être résolu. En effet, ils viendraient de la création de deux frères, l'un bon et l'autre mauvais, qui se seraient battus. Le bon frère ayant gagné, le mauvais dût partir pour l'ouest du continent américain. C'est là que toutes les âmes et les esprits des Indiens décédés seraient restés jusqu'à l'arrivée des premiers colons. Dès l'instant où ils ont posé le pied sur le continent américain, les colons auraient perturbé l'ordre naturel des choses chez les peuples indiens. (Pierrette Paule Desy : *Dictionnaire des mythologies et des religions des sociétés traditionnelles et du monde antique -1999*, p.18-31) Ce récit des deux frères ennemis fait partie de la tradition orale du mythe amérindien puisque pour eux, l'écriture n'a jamais fait partie de la culture traditionnelle. En effet, on sait que les connaissances, les mythes et les légendes amérindiennes se transmettent oralement de génération en génération. Ainsi, sachant que l'histoire telle que l'entendent généralement les Européens est une discipline écrite, les peuples dont les traditions sont orales ne seront pas considérés comme ayant une Histoire. C'est peut-être à partir du moment où les mythes indiens sont entrés dans la littérature qu'ils se sont inscrits dans l'Histoire occidentale. Jean Cocteau, écrivain, peintre et cinéaste français disait lorsqu'il parlait de l'Art dans toutes ses formes, à savoir la littérature, la peinture ou encore le théâtre qu'il était « *un mensonge qui dit la vérité* ». Donc, si l'on introduit les mythes indiens dans la littérature, ils peuvent également être « *des mensonges qui disent la vérité* »

sur l'Histoire des Indiens. Alors, si l'Indien n'avait pas été transformé en 'Bon Sauvage' par des écrivains comme Twain, il ne symboliserait pas aujourd'hui comme il l'était déjà à l'époque de Cooper, cette vision utopique du primitif naïf, bon et vivant en osmose parfaite avec la nature qui l'a rendu célèbre. Autrement dit la littérature aurait servi de tremplin à la culture amérindienne, lui permettant d'entrer dans l'Histoire en racontant son histoire. Si des auteurs, des littéraires, tels que Cooper ou Boyden n'avaient pas écrit des récits au sujet des Indiens, comment l'intérêt que suscite leur histoire se serait-il manifesté? C'est malheureusement par le biais de l'ethnocentrisme que le public occidental a absorbé leurs traditions ou leurs légendes. Briser la base de connaissance mythifiée représente un défi lancé à l'histoire comme à la littérature. C'est là, à la croisée du mythe et de l'histoire que la littérature et les romans sont intervenus pour parler de l'Indien, lui donner une fausse identité culturelle entre fiction et histoire. Il faut aujourd'hui que l'indien se raconte en dehors du mythe, qu'il transmette lui-même ses propres traditions et brise la teneur du mythe construit par les auteurs européens.

#### Chapitre 4 : La Littérature sert-elle ou non l'Histoire? La Création d'un genre Historico-Romanesque.

De Balzac et la société bourgeoise à Grégoire de tours et les temps merovingiens, la littérature est une ressource souvent précieuse pour les historiens! Comme nous avons observé précédemment dans les œuvres de Cooper et Boyden, l'aspect sociologique et culturel du roman y est plus flagrant que dans un livre d'histoire. Un roman en particulier, même s'il retrace un pan

de l'histoire, continue à être considéré comme un reflet du monde plutôt que comme une connaissance objective. Ainsi par exemple, quand il parle de ses personnages dans *Le Rouge et le Noir*, (1830 – Chapitre XIII), Stendhal dit « *Un roman est un miroir que l'on promène le long du chemin* ». En ce sens, les personnages en devenant personnes reflètent l'image de la société dans laquelle ils vivent. En son temps, Cooper était un écrivain aux accents historiques, puisque son contexte littéraire était largement inspiré par l'histoire des indiens. L'image de Nathaniel dans *Le Dernier des Mohicans* représente ce personnage fictif qui par son statut d'hybride devient une personne à part entière reflétant la société dans laquelle il vit. A savoir une société indienne en pleine mutation par le biais de l'acculturation au monde des Blancs. De nos jours, afin de montrer l'importance de la littérature dans l'histoire, Thibaud Lanfranchi, professeur d'histoire à l'université Toulouse II explique dans une note de lecture à propos du livre de Judith Lyon-Caen et Dinath Ribard, *L'Historien et la littérature* publié en 2010 que « *la littérature s'appréhende de trois façons : comme une source, comme un monde social et comme une pratique d'écriture* » (*L'Historien face à la nature-2011*). Si l'on suit cette logique, on peut alors considérer *Le Dernier des Mohicans* et *Dans le grand cercle du monde* comme des sources littéraires venant de deux époques différentes qui, chacune à leur façon et en fonction de leur temps narrent la rencontre et la cohabitation entre deux peuples, les Blancs et les Indiens pendant la colonisation de l'Amérique du Nord, sans s'imposer comme une histoire des indiens.

Ainsi, le but d'un auteur qui écrirait des romans historiques serait peut-être de transmettre une autre manière d'appréhender l'histoire: présenter une version romancée de l'histoire avant même que l'histoire n'impose son objectivité au lecteur. De la manière la plus attractive et la plus

abordable qui soit, le littéraire utiliserait l'histoire pour amener le lecteur à faire un travail qui passe par le dépassement de la fiction pour revenir à l'Histoire, avec un grand H. Bien que Joseph Boyden préfère que son livre soit considéré comme un récit plus proche de la réalité que celui de Cooper, l'attachement à l'histoire qui le traverse reste comme un fil conducteur qui sous-tend le texte mais qui ne le domine jamais. Pour véritablement rentrer dans le contexte historique du roman, il faudrait faire une autre démarche qui pour le lecteur du roman pourrait peut-être l'inciter à faire un travail d'approfondissement des connaissances historiques, et ainsi arriver à séparer la fiction de la réalité. De plus, la façon qu'a Boyden de décrire le quotidien des Indiens révèle davantage des structures fondamentales sur leur mode de vie, et si donc il y a histoire, elle est d'ordre culturel et social.

Ainsi chaque romancier laisse les voies et les voix de la littérature imposer leurs propres qualifications de l'histoire. Si l'on suit cette idée, à travers leurs œuvres respectives, Boyden et Cooper ont peut-être voulu chacun à leur manière, exprimer leur vision des causes et des conséquences de la rencontre entre Indiens et Blancs. C'est peut-être en assumant ouvertement sa dimension fictionnelle que la littérature est susceptible de produire une connaissance de l'histoire par laquelle on ne cherche pas à expliquer la théorie de l'œuvre mais simplement à comprendre la dynamique même de l'œuvre. Ce serait là, dans ce dosage complexe et changeant de la fiction et de l'histoire qu'émergerait le savoir de l'œuvre, un savoir détaché de la traditionnelle histoire racontée par les européens.

Conclusion :

Le livre de Cooper a traversé les siècles grâce à sa retranscription de l'histoire américaine. Boyden a pu écrire un livre en regard direct sur des auteurs comme Cooper qui l'ont précédé. Il est vrai que *Dans le grand cercle du monde* pourrait être qualifié de biographie à part entière par la force du témoignage des trois voix, alors que *Le Dernier des Mohicans* reste dans la définition plus stricte du roman. De plus, le livre de Boyden est sûrement moins malléable et adaptable que peut et pourra l'être celui de Cooper. En effet, on compte aujourd'hui de nombreuses éditions jeunesse de l'œuvre de Cooper. Ainsi Georges Berton écrivain français a adapté le texte à des enfants en simplifiant la langue et en raccourcissant les phrases. Dans une édition Folio Junior, l'histoire est plus centrée sur les personnages que sur le fond historique, ce qui enlève une grande partie de son apport historique au roman. Boyden lui ne souhaite pas que son œuvre finisse de la même manière, soit dans une autre édition, soit dans une adaptation cinématographique. On ne sait pas ce que Cooper pensait de l'avenir de son œuvre, ou même s'il elle en avait une. Malgré tout, on comprend que *Le Dernier des Mohicans* reste une œuvre bien plus pédagogique que le livre de Boyden, une œuvre où on apprend comment se font les mythes et comment se défont les stéréotypes. Reste que la puissance symbolique des deux œuvres est telle qu'elles pourraient encore avoir un bel avenir devant elles, spécialement en tant que contre-exemple et révision de l'image trop réductrice qu'elles présentent de l'indien.

*Le Dernier des Mohicans* et *Dans le grand Cercle du monde* montrent la dualité entre la culture occidentale (américaine pour les lecteurs, européenne pour les personnages) et indigène. Le problème venant du fait que ces deux mondes étaient diamétralement opposés dès leur première rencontre. En effet, et on le comprend bien chez Boyden, si les Indiens recevaient des

invités à court terme dans le but de partager leurs connaissances du nouveau monde, les Blancs eux étaient venus avec un sentiment de supériorité profonde. Ainsi le père Christophe bien que rempli de bonne volonté ne comprend pas, et ce jusqu'à sa mort, pourquoi les Indiens refusent de se convertir à la seule et vraie croyance au monde, la religion Chrétienne. Ce que le père Christophe n'avait pas compris c'est que toute croyance reste spirituelle et qu'elle peut elle-même être réduite au rang de mythe et légende. Dans un souci proche de l'ethnocentrisme de l'époque, James Fenimore Cooper définit la frontière entre sauvagerie et civilisation en fonction des valeurs sociales de son époque. Ainsi, à la différence de ce que fera Boyden deux siècles plus tard, l'histoire de Cooper sépare davantage Blancs et Indiens. Il faut cependant souligner que le roman de Cooper se déroule en pleine guerre de sept ans. Le conflit était alors déjà bien enclavé dans l'histoire. A contrario, chez Boyden, l'ombre de la guerre et du changement plane dans son roman, on y voit apparaître le début de l'acculturation et de la mutation des Indiens vers la sphère européenne. Il est certain que la vision européenne de l'époque ne pouvait être que manichéenne. Cependant, au fil du récit de Cooper, cette vision manichéenne laisse place à une figure de l'Indien moins stéréotypée. Cas d'exception ou vision première du brassage des ethnies typique du futur melting pot américain? La question reste ouverte.

Uncas est exceptionnel dans sa transformation, il « se civilise » grâce à son amour pour Cora. Il passe du '*Sauvage*' au '*Noble sauvage*' puis à un être humain capable d'aimer une femme pour elle-même, en dehors de sa culture blanche et de son métissage de naissance. Cooper aurait sans doute pensé qu'il humanisait les Indiens. Ceci marque le début d'une acculturation inversée puisque par le biais de la littérature, la culture indienne s'est fait connaître dans le cercle restreint de la bourgeoisie des XVIIIème et XIXème siècles avant d'entrer dans la

culture de masse, de toutes classes confondues et finalement dans le monde entier.

Dans les deux livres, bon ou mauvais, Indien ou Blanc, aucun ne survit à partir du moment où leurs chemins se croisent. Uncas le bon Indien ne survit pas, tout comme Cora sa bien-aimée à moitié blanche. Magua le mauvais Indien non plus. Chutes-de-Neige et le père Christophe périssent également tous deux. En fait si l'on y réfléchit, la sauvagerie est partout et concerne les deux mondes. Ils s'infectent l'un l'autre malgré la bonne volonté de certains des protagonistes. La disparition de celui qui est selon Cooper le dernier des Mohicans entraîne la fin du mythe du '*Noble Sauvage*' dont le portrait est dressé dès le XVIème par Montaigne dans *Des Cannibales et Des Coches* (1580). Là, Montaigne vante déjà les mérites de ces peuples purs et innocents et fait l'éloge de leurs qualités morales, de leur loyauté, de leur franchise ou de leur courage à l'inverse des Européens qu'ils jugent vils et cruels. Cette image perdurera au XVIIIème, le siècle des Lumières : du Tahitien de Diderot dans *Le supplément au voyage de Bougainville* (1772) au *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes* de Rousseau (1755) jusqu'au *Dernier des Mohicans* de Cooper en 1826. Comme le dit Montaigne dans les *Essais* dont *Des Cannibales et Des Coches* est extrait, « *La colonisation de l'Amérique a laissé place aux vices des Blancs auxquels les Indiens ne pourront résister. Elle a causé l'affaiblissement de leurs tribus et signera progressivement la fin de leur monde* ». (1572). Les deux romans s'accordent cependant à dire que les Blancs sont en partie seulement responsables de la destruction des Indiens, et ils n'enlèvent pas aux Indiens leur part de responsabilité. Ainsi, si les colons euro-américains ont colonisé les territoires indiens depuis plus de trois cents ans, la culture indienne colonise les esprits des américains, voire du monde entier, par son entrée dans l'imaginaire littéraire. Ce que l'on considérerait comme mythes et

légendes indiennes ont fait le bonheur de nombreux auteurs, voir même, des réalisateurs de films. Quoiqu'il en soit, James Fenimore Cooper et Joseph Boyden rendent chacun à leur manière et en fonction de leur époque un hommage, même s'il reste à la base controversé, aux Indiens. Pour citer une dernière fois Claude Lévi-Strauss qui a accompagné cet exposé comparatif : « *Il n'y a rien qui marque plus l'inculture d'un homme que d'en qualifier un autre de 'sauvage' et 'barbare'. Le vrai sauvage est celui qui croit à la sauvagerie* ». (*Race et histoire*, p.19-22)



## Bibliographie

### I. Littérature:

FENIMORE COOPER, James : *Le Dernier des Mohicans* issu des romans du cycle de Bas-de-Cuir, 1826.

FENIMORE COOPER, James: *The Last of the Mohicans*, Narrative of 1757 (1826).

BLACKHAWK Ned: *Violence over the Land*, 2006.

BOYDEN, Joseph: *Dans le grand cercle du monde*, 2013 (Traduit de *The Orenda*).

### II. Sources secondaires:

ZANE GREY: *Riders of the Purple Sage*, 1912

TWAIN, Mark: *The Noble Red Man*, The Galaxy, 1870

WALTER SCOTT: *Warverley*, 1814

BOYDEN, Joseph: *Le chemin des âmes*, 2008

HOOG NAGINSKI Isabelle: *George Sand Mythographe : La recherche des origines*, 2007

DON C. TALAYESVA : *Soleil hopi*, 2005

T.C MCLUHAN et photo de EDWARD S.CURTIS : *Pieds nus sur la terre sacrée*, 2001 JEAN DE BREBEUF : *Les relations des Jésuites*, 1630/1648

PIERETTE PAULE DESY : *Dictionnaire des mythologies et des religions des sociétés traditionnelles et du monde antique, Tome I* « Aataentsic, la femme tombée du siècle » 1999 RITCHER K Daniel: *Facing East from Indian Country*, 2003.

JUDITH LYON-CAEN ET DINATH RIBARD : *L'historien face à la littérature*, 2010

### III. Théories et critiques

SIGMUND FREUD : *Das Unheimliche*, 1919

R. MUCHIELLI : *Lexique des sciences sociales sur le processus d'acculturation*, 1969

MELVILLE HERSKOVITZ ET RALPH LINTON : *Mémoire pour l'étude de l'acculturation*, 1936

DENYS CUCHE : *La notion de culture dans les sciences sociales : La relation entre les cultures*, 2010

ROGER BASTIDE : *Initiation aux recherches sur les interpénétrations de civilisations* – 1948

MARC-ADELARD TREMBLAY ET JOSEE THIVIERGE: *La nature et la portée de l'œuvre amérindienne de Jacques Rousseau*, 1986